17me Année Décembre 1930



# Cahiers du Sud

## POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■





RÉDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
PUBLICITÉ C. A. P. : 146, rue Montmartre, PARIS

France : Le N° 5 fr. Étranger : Le N° 6 fr. 50

N° 127 17me Année Décembre 1930

# Cahiers du Sud

Tome VI. — 2e Semestre 1930.

## Il faut jouer avec le Feu

*C'est un terrible lieu commun de la littérature que celui qui associe l'amour à la mort. Mais en user dans la réalité ne répond qu'à une nécessité profonde d'ordre physiologique. L'instinct de la conservation et le besoin de destruction se mêlent étroitement, et l'âme se dresse au milieu, comme une girouette qui n'indique pas le vent mais le cherche.*

*Nous connaissons tous cette génération qui perdit l'absolu dès l'adolescence et ne passa plus son temps qu'à le chercher. En vérité au bout de la vie, un seul absolu : la mort. Mais il ne se dresse pas, il gît. Ce qui fait que l'homme hésite.*

*Durant la vie, un seul absolu, physiologique aussi, celui-là, et dont le morcellement, avec ses apothéoses et ses chutes successives, avait remplacé sa précarité déprimante pour la souveraineté illusoire de l'esprit par ces figures de l'absolu continu que l'on connaît depuis que le monde est monde : c'est l'amour.*

*Hormi cela, je vous prie, qu'est-ce que la vie pour l'individu ? Reste le refuge de l'individu au sein du collectif. Mais s'il est accompagné de cette conscience de la dépendance de l'amour et de la mort, il n'est qu'une forme du désespoir et ne compte pas au crédit du collectif : celui-ci ne demande qu'une adhésion sans retour, sans défense, et somme toute, le simple fonctionnement de l'amour inconcient de sa qualité.*

*C'est pourquoi la génération dont je parle, associa à*

*ses luttes avec l'amour et la mort une adhésion désespérée au collectif sous forme de révolte contre l'état social existant et peut-être par fraternité envers des semblables dont on sait qu'eux aussi n'ont point d'autre poutre où se pendre que la mort ou l'amour.*

*Il semble que les meilleurs hommes de la génération dont je parle ont été ceux qui avaient la conscience la plus lucide de leur isolement au milieu de la triple solution sans effet, sans pour cela perdre la jouissance du moment présent. L'amour, ils ont su qu'on peut l'user jusqu'à la corde sans en venir à bout. La société ne dévore que pour construire sa propre chair, et la mort ne résout rien mais termine. Pourtant ils ont porté leur flambeau avec avidité comme s'ils n'avaient pas douté des ténèbres.*

*On dira après cela qu'il ne faut pas jouer avec le feu: telle est la sagesse des familles.*

*Ce qui signifiera de même qu'il ne faut pas jouer avec l'amour, avec la société, avec la mort, sans quoi, à l'un ou à plusieurs des trois on se brûle.*

*Précisément on se brûle. Qu'André Gaillard ait connu la dernière brûlure, c'est ce que dans le langage du cœur nous appellerons sa récompense.*

G. Ribemont-Dessaignes.

16 *Décembre* 1930. — Un an s'est écoulé depuis qu'André Gaillard est mort. On nous a demandé souvent si les *Cahiers du Sud*, ne consacreraient pas un de leurs numéros à sa mémoire. Son souvenir nous le défend. Nous avons fait part de nos scrupules à nos amis qui furent les siens. Tous ont pensé qu'un tel hommage ne convenait pas à un être réticent et secret, enté sur l'essentiel. Son dédain de la glose et surtout de l'anecdote, le soin jaloux qu'il prenait de cacher sa vie, nous ont interdit d'accomplir ce qu'il eut blâmé. Mais si nous avons renoncé à un ensemble d'articles faits sur mesure et souvent sur commande, nous nous sommes proposé de publier à différents intervalles tout ce qu'une ferveur lucide inspire à ses amis. Spontanément, des textes nous sont parvenus, en cette époque de l'année où s'accroit notre amertume, et nous les donnons ici, parce qu'il en aimerait l'accent fraternel.

J. B.

## Poèmes

*Dorée*
*Dorée transparente et légère*
*Fine ombre sur un sein d'un poignard de Finlande*
*Mince flamme où mes doigts se brûlaient*
*Comme la fleur du blé dans le feu des moissons*
*Apparence déjà lointaine*
*Illuminée pourtant de grands éclairs de mémoire*
*Alors que les jours passent et qu'une bouche se décolore*
*Tu surgis à l'aurore*
*Dans une brume ardente toute trouée d'échos.*

*Si les alliances brisent les serments*
*Si les serments brisent les absences*
*Si rien n'est vain*
*Si le courage flambe encore dans les yeux de demain*
*C'est qu'un homme à se perdre a retrouvé l'amour*
*Et que l'amour lui rend tous les secrets perdus*
*Les astres dans les feuilles*
*Une hirondelle sous un baiser*
*L'herbe des sources sous l'écorce des corps.*
*L'air un souffle un soupir un sourire*
*Le soir le ciel et les saisons dans les caprices d'un visage.*

*Métamorphose indéfinie la liberté s'enflamme*
*L'homme marche longuement*
*L'homme foule le ciel*

*Il écoute à travers les trappes des années*
*Retentir et tomber l'écho froid de ses pas*
*L'écho de tant de pas*
*L'écho d'un pas d'un seul*

*Il rit,*
*Silencieusement.*

*Comme une larme d'eau défigurant le sable*
*La perte encore*
*Dans les déserts étoilés de l'ennui*

*Sous tous les cieux*
*Les chiens les loups les hommes*
*Se suivent et se ressemblent.*

*Je ne suis plus seul parmi leurs meutes*
*L'indifférence m'abandonne*
*Je dois garder je dois défendre*
*Je veille sur ce que j'aime.*

André GAILLARD.

# Histoire
# du Triste et de la Jalousie

*En souvenir d'André Gaillard*

## I

Je me souviens que — tout enfant, — j'ai eu peur de quelqu'un. Tout le monde autour de moi avait peur de quelqu'un. On ne disait pas : — « Il pourrait nous tuer » mais : « Il pourrait nous ruiner. » — et puis plus tard : « Il pourrait tuer quelqu'un d'inconnu. Alors nous serions tous habillés de sang. Nous aurions tué avec lui malgré nous ». Plus tard : — « Il pourrait se tuer. » Nous le désirions presque pour nous, excepté pour ma grand'mère maternelle. Enfin mon père imagina une peur nouvelle : — « S'il me tuait ? » et mon père crut découvrir un jour une conspiration autour de lui dans une ville où il était allé se reposer.

Ce quelqu'un dont j'ai eu peur, que j'ai vu surgir à de certaines époques fixes de mon existence, comme une ombre épouvantable faite de misère plus que de malice, — était l'unique frère de ma mère.

Ma mère, la sœur de ma mère et ma grand'mère maternelle l'adoraient et en avaient peur.

La peur s'accrut — de deux quand il se maria et de quatre quand il eut des enfants qui lui ressemblèrent.

## II

Tour à tour, l'ombre de son fils et la sienne nous apparaissent maintenant.

Celle du père n'apparaissait plus depuis cinq années. Nous la croyions disparue pour toujours.

Mais c'est que leurs deux ombres se cherchaient. Elles nous sont arrivées le même jour, se trouvant face à face.

Le père disait : — « Je voudrais donner cinq francs à mon fils qui doit être soldat ».

Cela était dit très haut devant nous, pour que nous l'entendissions comme un reproche.

Le fils allait comparaître devant un Conseil de Guerre.

## III

Quand j'étais petit, des lettres nous parvenaient qui faisaient pleurer ma grand'mère, ma mère et ma tante, et quand leur auteur venait lui-même nous voir, s'il m'apportait des jouets superbes on me disait : « Ils coûtent plus cher qu'ils ne valent. Celui qui te les donne ne les paye pas, mais nous de nos larmes et de notre sueur. »

Un jour, on maria cet oncle avec une femme jalouse. Les deux familles de ma grand'mère et de ma mère étaient plus calmes, plus paisibles, plus religieuses que des temples. On n'y entendait que le murmure du travail et de la prière. Une troisième famille s'établissait près d'elles, comme un repaire de grands cris. Tout le jour, on s'y accablait d'outrages, et la maison, tel un théâtre donnait sur la grande place. Vint un soir où la maison s'écroula sur les cris. Ma mère et ma grand'-mère devinrent très rouges et j'allais me cacher dans une mansarde.

Le lendemain, on attendait depuis le matin, tous debout auprès des fenêtres, les bras croisés, sans rien pouvoir faire d'autre que d'attendre. Arriva très tard dans la nuit, pendant que mon père dormait, l'oncle. Il déchira un papier signé de sa main, que ma mère lui faisait voir et, dans sa hâte de partir, il renversa ma grand'mère, sa mère, qui s'était placée dans la porte pour pouvoir au passage le retenir ou l'embrasser.

## IV

Après quelques années de silence, le cœur de ma grand'mère, tellement gonflé de l'angoisse que lui donnait son fils disparu, cessa de battre. C'était la nuit du dimanche de Pâques. Elle mourait, comme on sonnait la première Messe. Le triste Fils vint et fut triste à merveille, pieux au point que tout le monde par lui fut édifié.

Sa femme « la Jalousie » habitait avec lui tantôt et tantôt le quittait. Il arrivait à ma mère de la rencontrer. Son aspect seul rendait malade ma mère. « La Jalousie » aimait « le Triste », mon oncle, à en être folle. Elle l'aimait jusqu'à la misère pour elle et jusqu'à le rendre malheureux. Quand elle revint pour ne plus retourner vers lui, il était dépouillé de tout, nu comme sortant du lit de sa mère ; elle, aveugle et tuberculeuse. Ses yeux s'étaient usés à le regarder, et tout son corps à lui donner de la joie et de la chaleur.

Pauvre « Triste »... Belle « Jalousie »...

Elle ramenait leur fils dans sa famille « à elle ». Sa famille élevait déjà leur fille qui était belle comme une princesse et habillée de même. Parce qu'elle ramenait son fils, on éprouvait de la répugnance à la recevoir et à l'approcher. Cependant on abandonna une mansarde aux intrus.

## V

Le jour où la Princesse fit sa première Communion, il y eut un landau, attelé de chevaux blancs devant la porte pour la conduire à l'église. Sa mère et son frère suivaient à pied. Où mendiait son père ?

Que dut penser Dieu ?

Quand l'Intrus eut ses onze ans, comme il aimait beaucoup le chocolat et qu'on ne lui en donnait jamais, il se mit à prendre de l'argent dans la caisse de son école pour en acheter et comme il n'y avait personne autour de lui pour le comprendre, c'est-à-dire pour le défendre ni pour restituer et que tout le monde voulait se débarrasser de lui, regrettant de ne pas pouvoir le faire disparaître tout à fait, — tout le monde s'entendit pour le faire jeter en prison.

On l'emprisonna.

Le parrain de l'Intrus — que je suis moi-même — n'était pas là pour le comprendre. S'il eut été là, qu'aurait-il fait ?

La famille de son père « le Triste », ma famille, sur ma demande, avait bien voulu jusque là recevoir l'Intrus pour cinq minutes, quand il passait, « en passant », en étranger. C'était l'Intrus. Pour ma mère, « c' » était autre chose, mais ma mère avait peur de lui et à cause de mon père, elle n'osait pas lui faire de bien. Elle avait plus peur de mon père que de Dieu et

d'elle-même. Elle avait peur de son frère aussi dans « le Petit ». Elle ne l'embrassait jamais : elle avait trop peur de lui-même surtout.

— « Certains naissent pour souffrir, disait-elle, en parlant de ce neveu, d'autres pour faire souffrir. Celui-là est né pour faire souffrir. Observez-le, il n'a pas de regard. Il passe : vous vous apercevez qu'il vous a fait du mal, qu'il vous a blessé, quand il est parti. Vous croyez qu'il s'est fait du mal aussi à lui, en vous blessant, mais ce n'est pas vrai. Il ne souffre pas. Il ne sait pas souffrir. Il est né pour faire souffrir les autres. Mais ceux qui souffrent sont plus heureux que ceux qui font souffrir. Qui sait ce qu'il y a derrière ces yeux qui ne vous regardent jamais ? quelque chose de pire que la souffrance. »

Pour moi, je le prenais sur mes genoux. Je n'ai jamais eu peur de rien d'humain.

## VI

La famille de sa mère dit à la malheureuse « Jalousie » qui crachait le sang et ne voyait presque plus la lumière : — « Il faut que tu abandonnes ton fils ou nous t'abandonnons. L'hôpital pour lui ou la rue pour tous les deux ». La tuberculeuse regarda autour d'elle. Elle ne trouva rien, pas même un rayon de soleil pour s'y appuyer.

A mon retour d'un voyage d'une année entière j'allais voir parmi les pupilles de l'Assistance publique le petit-fils de ma grand'mère, qui était si fière, si digne. J'allais le voir avec des dragées fourrées de chocolat. Il y avait des religieuses qui nous ménageaient, en souvenir de ma grand'mère, des entrevues dans de beaux petits salons bien propres. Nous allions aussi nous promener tous les deux sur une grande route. Le Petit semblait appartenir à cette route, la comprendre mieux que moi, mais il ne comprenait pas ce que je lui disais. Les consolations que je pouvais lui donner semblaient réussir à ne lui donner que de l'impatience. Elles n'étaient pas faites pour lui.

Jamais il ne me parlait de «lui-même ».

## VII

Plus tard on le plaça à la campagne. Je le revis quelquefois déguisé en valet de ferme.

## VIII

Au début de la grande Guerre, la pauvre aveugle devint plus malade. Toute sa famille, les uns pour mourir, les autres pour vivre, — s'étaient retirés d'elle, l'avaient abandonnée, comme elle avait abandonné elle-même son fils. Son père et sa mère, en mourant, l'avaient déshéritée au profit d'une sœur lointaine. La Princesse, sa fille, avait gagné une grande ville, par crainte de la tuberculose maternelle et pour être courtisane.

Il y avait treize ans que je n'avais vu la sublime « Jalousie ». Elle me fit appeler, après s'être confessée. Elle désirait surtout, par je ne sais quel sentiment de religion, de voir ma mère à qui son seul aspect donnait la fièvre. Je la trouvai en agonie, si pauvre, presque nue, dans l'absolu isolement de sa mansarde. Elle avait toujours les mêmes yeux immenses, insatiables, devenus presque aveugles. Il lui fallait une passion terrible pour occuper ses loisirs. Elle ne parlait plus de son mari. Elle avait encore la force de dire du mal de son fils, pensant s'excuser sans doute par là de l'avoir abandonné. Elle n'éprouvait plus d'amour que pour sa fille, la Princesse, pour celle qui l'avait si étrangement abandonnée elle-même à l'heure de la mort, — un amour d'adoration.

Un jour, elle me dit :

— « Ma fille est la main de Dieu. Il me punit par Elle. Je ne peux pas la voir. Même si elle était là, je ne pourrais pas la voir... »

La Main de Dieu !

Et encore : — « Ma fille est plus belle que tout ce que j'ai vu en ce monde... Je me souviens de ses yeux, de ses cheveux, — une forêt toute dorée pour me consoler. »

Disant cela, elle caressait sa propre chevelure. Comme elle était fière de laisser au monde ce souvenir d'elle-même, de son passage parmi les hommes :

une courtisane de plus !

Elle crut me faire la plus grande louange, quand elle me dit :

« Vous avez les yeux de ma fille. Je me les rappelle si bien. Je crois voir les yeux de ma fille. »

## IX

Un autre jour, elle me dit :

« J'ai rétracté mon divorce avant de communier, devant trois témoins qu'avait amenés l'Archiprêtre.

« Si je n'avais rétracté mon divorce, je n'aurais pas osé vous demander de venir...

« Le Triste », je n'aurais jamais dû le quitter. Puisque Dieu m'avait mariée avec lui...

« Et puis, c'est par lui que vous m'êtes parent.

« Vous avez les yeux de ma fille. »

Cette insistance me gênait. Mes yeux avaient honte d'être par aventure des yeux de courtisane.

Mais puisqu'ils pouvaient consoler ainsi un être à ce point abandonné, la pauvre femme du « Triste », la belle « Jalousie» de Dieu exilée sur la terre...

Tandis que je regardais cette femme, la plus douloureuse sur le lit le plus étroit que j'aie vu, — je me souvins tout à coup de la première femme belle que j'avais contemplée certain jour sur le lit le plus riche de ma vie. Il y avait longtemps. Nous avions échangé de délicates paroles. C'était entre midi et une heure. J'avais onze ans. Je venais de déjeuner. Je me rendais au lycée, ma serviette sous le bras. Cette femme la plus belle sur ce lit somptueux n'était-ce pas la même que celle-ci misérable sur ce lit étroit ?

C'était la même, le jour même du baptême de mon filleul l'Intrus, quelques jours après la naissance de celui-ci.

Je n'avais jamais vu alors que des lits simples et confortables, honnêtes, celui de ma grand'mère et celui de ma mère. Le luxe nouveau pour moi que cette femme m'avait montré la première, — venait lui faire escorte, me hanter à l'heure de sa pauvreté et de la mort.

## X

Quand son fils la visita parce qu'elle allait mourir et peut-être lui-même (il était sur le point de prendre un engagement pour la guerre), elle lui dit seulement, froidement dès l'abord :

— « Je t'ai déshérité, parce qu'il faudra que ta sœur paye mon enterrement. »

L'enfant n'avait entendu que les quatre premiers

mots et dès qu'il me vit seul, il me dit : (C'est la seule fois qu'il m'eût fait une confidence sur lui-même) — « Quand elle a parlé, le monde s'est mis à trembler autour de nous, comme s'il allait prendre la peine de nous ensevelir gratuitement. La voix venait d'en bas, du fond de la terre. Pourquoi a-t-elle voulu me dire ça, à moi qui ne lui demandais rien que de la voir, ma mère. »

Un jour plus tard, — il était parti, — elle me supplia de la faire transporter à l'hôpital et comme je lui promis, elle me dit : « Vous êtes un saint. » Il fallait qu'elle allât mourir sans doute où elle avait envoyé vivre son fils. Elle y arriva juste assez tôt pour y mourir.

## XI

Je l'y portais le lendemain en effigie ou presque sur mon dos, parmi des autorités locales, poudreuses et méprisantes, qui nous regardaient faire et quand la m rante enfin se trouva dans la porte de l'hôpital, un homme traînant son lit à travers la ville derrière nous (Il n'y avait plus de lit à l'hôpital et chaque malade devait fournir le sien), Monsieur l'Econome, un gros brigadier de gendarmerie en retraite, sale et aviné, franc-maçon avéré (Il suffisait pour être Econome d'hôpital d'être franc-maçon), se mit à sourire devant nous de toute sa face rutilante, en fermant le passage de ses deux bras; et le voilà qui observait le lit de fer misérable avec une loupe et une chandelle: « C'est ça, le lit? Il y a des œufs de punaises là-dedans, je refuse le lit.. « La pauvre femme agonisait : « Nous ne pouvons pas recevoir cette femme sans lit. Allons, demi-tour. » Il était déjà tard. La nuit tombait. Le pauvre être pleurait dans son agonie et se serrait contre moi, le regard attaché obstinément à l'escalier qu'elle devait gravir. On eût dit qu'elle réunissait tout ce qui lui restait de forces pour s'avancer malgré l'économe, la loupe, la chandelle, le lit. Tout cela n'avait de réalité que pour l'attarder dans la souffrance, pour la torturer encore sur le seuil de sa dernière demeure, mais non pas pour l'empêcher d'entrer où elle devait mourir. Une sœur vint annoncer qu'il y aurait tout de même, en souvenir de ma grand'mère, unc place toute petite sur une vieille paillasse qu'on venait de retrouver sous les combles.

## XII

Dans la salle blanche où nous entrâmes, quatre idiotes jouaient aux quatre coins. Il y avait des figures béates qui se balançaient sur les murs au-dessus des lits. Une d'elles parlait toute seule très haut. La petite sœur qui avait d'une imbécile, à force de garder les simples, nous précédait en sautillant. Elle me disait, méridionale : — « C'est une gâteuse? » « La Jalousie » la regardait avec stupeur. Elle, qu'on avait comme distinguée de visage et d'intelligence, laissait tomber sur mon épaule sa tête altière. Comme elle la relevait une seconde pour ouvrir des yeux plus grands, la petite sœur revint. On eût dit qu'elle voulait entrer dans ces yeux si grands, pour mieux crier à l'âme : « Savez-vous ce que c'est, ma petite, que de la poudre d'acier? De la poudre d'acier ? » Elle sautillait toujours.

Je fis glisser le manteau élégant, qui couvrait ma Dame Jalousie, pour tâcher à la dévêtir. On venait de l'asseoir au beau milieu de la salle blanche, dans un fauteuil percé. Les quatre idiotes se poursuivaient maintenant autour de nous avec fracas : « Il y a des poux dans cette tignasse », continuait la sœur, amusée par son propre jeu. Mon visage effleurait les boucles rousses plus belles de n'avoir pas été débrouillées, depuis deux mois, — unique reste de gloire, — comme une couronne massive d'épine fanée.

Il n'y avait que la sœur et moi pour changer le linge de la malade. Je dus soutenir le corps sur le lit. Il était beaucoup plus laid qu'un squelette à cause des pieds enflés et jaunes, pareils à deux courges saupoudrées de farine, chacune suspendue au corps par les jambes comme deux cordons. Les os semblaient plus fragiles et antipathiques sous la peau que s'ils eussent été découverts. Ils perçaient par endroits, et les genoux rapprochés saignaient un peu. Toutes les sottes des salles voisines venaient autour de nous chuchoter; quelques-unes jouaient avec mon chapeau; d'autres avec mes gants, comme si l'on m'eût écartelé et quand la moribonde fut couchée dans le linge blanc, elle ne dit pas « merci » pour la peine, mais elle prit le masque de la plus extrême dureté et peut-être s'adressant à Dieu, murmura :

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir tranquille chez moi ? »

## XIII

L'Intrus apprit la mort de sa mère. Un intrus n'a pas de mère, la mort d'une femme parmi la multitude des femmes... Elle ne lui était pas à charge ni indifférente. Il la connaissait seulement un peu mieux que les autres, pour en éprouver une amertume plus grande. Elle n'est plus. Sa rancune prend une forme nouvelle ,plus sourde contre la morte. Le reproche se tait Il semble que ce soit elle-même, sa mère qui se soit retirée en lui pour se faire des reproches.

Dans l'âme de son fils, elle continue de mourir à l'hôpital.

## XIV

Ceux qui s'étaient désintéressés cependant jusque là de l'Intrus, s'étaient rapprochés de lui, quand il avait fait mine de vouloir s'engager. Il l'y engagèrent Il s'agissait de se débarrasser de lui cette fois peut-être pour toujours. Ceux qui ne voulaient pas se sacrifier eux-mêmes faisaient bénévolement le sacrifice de l'Intrus. Peut-être même pourraient-ils « utiliser » ses blessures, son héroïsme et sa mort. Il appartenait plus ou moins à la famille; on resserrerait les liens qui s'étaient relâchés. Pour appartenir à une famille humaine, il faut bien au moins consentir les sacrifices les plus impossibles. On se rapprocha de lui. L'Intrus devenait une machine à fabriquer de l'orgueil au compte d'autrui. On n'aurait su le rapprocher trop de soi-même. On n'avait plus que son nom sur les lèvres.

Je vis l'Intrus reparaître plusieurs fois, déguisé en zouave.

Un intrus ne s'habille pas. Il se déguise toujours.

Les familles de son père et de sa mère se mirent à se le disputer. Ainsi continuait la lutte des « sangs ».

On le prodigua. On le présentait partout mais l'ironie qui règne au fond des choses humaines voulut qu'un jour, sans le savoir, ce fut un déserteur qu'on présentât, que les gendarmes appréhendèrent au milieu de nos gens étonnés.

Marcel JOUHANDEAU.

# André Gaillard
# et la vie impossible

> « *Division de l'être et de ses pouvoirs est-ce une nouvelle mort que tu présages ?* »
>
> *Et qu'ai-je à faire de la réalité*
> *Toi qui n'es que ma vie.*
> *Ombre deux fois pour le désir et pour l'oubli ?*
>
> *A. G.*

## I

Existe-t-il un choix bâtard, une solution paresseuse entre la bassesse et la grandeur, entre le conformisme social et la liberté de l'homme? Cette question qu'aux heures de découragement et de veulerie tout homme digne de ce nom a dû se poser, la vie des poètes peut seule y répondre. L'esprit contre la raison, disait un jour Crevel définissant avec une netteté cruelle les termes du débat. L'esprit d'abord répondra un André Gaillard, l'esprit, c'est à dire l'homme en son intégrité absolue. Certes le débat n'est pas nouveau, édulcoré par les convenances, étouffé par les églises, il s'impose toujours « Qui n'est pas avec moi est contre moi ». Entre l'homme vivant, l'homme-singe, l'homme-machine, l'homme social, entre le « moi » de notre vie profonde et le « il » de notre activité externe la même lutte se poursuit et qu'importe que la chair succombe, que la mécanique rationnelle se fausse, l'aventure non seulement valait d'être vécue mais encore devait être vécue. Aussi bien y a-t-il là le seul principe moral qui ait un sens, qui ne consacre pas une abdication : la morale de ceux qui pour sauver leur vie n'hésitent pas à perdre.

Cette vérité, accessible au simple bon sens ne s'est fait que lentement jour dans le domaine littéraire, ou si ce mot répugne, dans l'ordre de la chose écrite. Les deux attitudes qu'elle impose à quiconque l'adopte, examen de conscience et découverte du monde intérieur parurent inaccessibles à ces jongleurs intellectuels de la décadence pour qui l'expression et avec elle la poésie n'étaient que des variétés du jeu social, des sous-produits de la culture livresque des esprits et de la politesse des mœurs. Cet état d'esprit, cette fausseté dans le jugement dont une cure romantique toute artificielle n'a jamais guéri la mentalité française opposait sa force d'inertie à toute renaissance de la poésie, à tout humanisme intégral.

Trois attitudes également désolantes et stupides. Tout ramener au symbolisme officiel, ce qui est le fait d'une étrange confusion. Mallarmé et surtout Valéry n'ont pas mis en jeu d'activités nouvelles: leur tâche se borna à revêtir des oripeaux de l'imagination des pensées exprimables en langage rationnel, à cristalliser le mouvement de la vie. Tâche décevante dont on ne saurait trop dénoncer le caractère sacrilège. La nature de la poésie est d'être l'acte nécessaire par excellence non seulement en sa génèse mais encore en son résultat: telle chose ne pouvait être dite autrement.

Au point de vue moral, la scission était plus nette. On crut possible par sottise et surtout par mauvais vouloir de jouer sur le mot « mystique », d'exorciser ce venin. Cet escamotage auquel se prêta un Abbé Brémond ne tendait rien moins qu'à confondre la poésie et la prière, l'esprit pensant un absolu objectif qu'il s'efforce d'intégrer et l'esprit s'observant lui-même, la pensée pensante.

Enfin troisième attitude la plus dangereuse, un démarquage à l'hédonisme gidien: l'inconscient, paradis artificiel. Aboutissant aux mêmes conclusions pratiques que les littérateurs, ces onanistes maquillés, asservissaient l'esprit à leurs plus basses passions.

Il faudrait se délivrer de la plupart des mots pour définir André Gaillard, et d'abord de l'inconscient qui implique une opposition, il faudrait être moniste même dans le langage pour mettre simplement l'accent sur l'unité de l'homme vivant se dédoublant par on ne sait quel miracle, et qui constitue le mystère de la

pensée, pour prendre conscience de sa propre vie, de l'essence de son être par delà les manifestations de son activité. Entreprise héroïque s'il en fut et à quoi nous invite l'exemple des poétes.

Distinctions. Elles s'imposent encore, désolantes et cependant nécessaires. La vie physique d'abord : nul poète n'a si vivement pensé avec ses nerfs. Aux plaisirs de l'amour, à la vision, André Gaillard n'a demandé que de le délivrer de la hantise de la mort et surtout de son propre mystère.

... du fond des puits
Des puits sans fond de l'os de vie

La sensualité à fleur de peau s'offrait tentante et facile. Il ne lui avait pas toujours échappé et l'avouait lui-même, sachant mieux que tout autre la peine qu'il avait eu à se conquérir. Il est si aisé de se disperser, d'oublier sous le feu des miroirs, débauches de l'esprit ou de la chair, la terrible unité qui est en nous (1). Ce n'était pas d'un coup qu'il pouvait se sauver. Des premiers poèmes du « Fond du Cœur » se dégage l'impression très nette que la vérité lui faisait peur ou plutôt l'inquiétude de la connaissance.

Belles de mon cœur fou
Belles défendez-le
Défendez-le du jour
Et des yeux ennemis.

Seuls des pharmaciens pourront s'indigner. Ce n'est pas seulement Montaigne qui pourrait leur apprendre que seul est doux « le mol oreiller de l'indolence et de l'incuriosité ». Sans doute aiment-ils mieux s'y vautrer en devisant de la grandeur. Ce n'est pas cet amour dont Platon disait : « qu'on l'avait injustement séparé de la connaissance » que répudiera André Gaillard, mais bien l'habitude physique, le vain attachement aux voluptés quotidiennes, le divertissement. Il aura à peine un accent de regret.

---

(1) Ses premiers poèmes furent accueillis par le groupe fantaisiste. Tant il est vrai qu'il serait vain de juger un poète à ses débuts. On dira bien qu'à jouer avec le feu... mais il y a tant de gens qui demeurent de glace.

Amour mélodieux tourment
Charme du temps charme la mort

et décidé à ne plus se leurrer il s'écriera aussitôt :

Moi je tombe
Arbres ma mémoire et les robes de l'air
Tout fuit et rien ne me retient
Voulez-vous me lâcher les mains

L'horreur instinctive de cette chute, puis une réaction morale: l'esprit triomphe de ces renaclements de la chair. Ce poète dont l'inspiration est toute érotique se défie de la sentimentalité ou, attitude plus émouvante, se raidit contre elle avec des frémissements qui le rattachent à notre humanité qu'un Lautréamont dépasse monstrueusement. L'atmosphère de cette poésie sera toujours respirable.

A l'idée toujours présente de la mort:
La chair et bonne et fraîche il n'en restera rien

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La chair feuille à feuille s'en va
Comme un amour de déraison

la mélancolie « des bas désastres de la chair » mêle encore ses échos :

Rives du cœur battues des songes.

Tous les mirages de la sensualité se lèvent pour voiler la présence de l'amour. Egaré dans cet « enchevêtrement de glaives » le poète dit en accents déchirants sa division contre lui-même. Puis le sarcasme l'emporte et l'esprit prend sa revanche:

Loin de toi tes poisons vomis
Je ris de ce feu d'ossements

Dans le symbole du poème intitulé « Magie » où une colombe transperce un cœur afin de faire jaillir de sa gorge :

... un chant
Brûlé par le divin breuvage

Gaillard donne une définition assez nette de sa propre poésie. Ayant choisi son destin il se voue et voue le monde avec lui à l'amour destructeur :

Caresse-là bête à mourir
Bêle à mourir sous le couteau
Terre terre éclate de rire
Entre l'écume et le marteau.

Il jugera désormais ses craintes périodiques, ses rechutes morales avec une lucide cruauté:

Vainqueur de quoi vainqueur de moi
Ah nous n'en finirons donc pas
Vainqueur vaincu de moi par moi
L'esprit me frappe d'un poing froid

Pour réaliser « plus loin que les fosses du songe » cette « aube abstraite des corps », c'est-à-dire la connaissance totale des pouvoirs de l'homme, des forces obscures de l'amour et du rêve, pour se nourrir du « beau baiser de métal et de pierre il sait qu'il lui faudra mourir :

Mourir de quoi
Mourir de moi

Il faut citer en entier cet étonnant poème intitulé : « Combinaison forcée » ; le secret de la mentalité de Gaillard, les conditions qui le poussèrent à une recherche désespérée s'y trouvent clairement révélés :

Au cœur d'aurore à cri des clés
Chair et sang voici mes plaies

Tournez L'amour se tord et chemine en secret
Au rire d'or d'une combinaison forcée

Chemine et mire l'os ou se mire la mort
Au feu des cœurs clos
Au feu des oiseaux au feu des feuillages
Au feu de peine au feu de mire au feu de joie
Au feu du feu de dieu
Ainsi courait l'eau des sanglots
Ainsi rouait dans le grand vent des voix
La lyre du désir en tête à queue de paon

Ainsi de sa peau s'évadait
Glissante vipère MA VIE

De tels aveux qui montrent bien de quel prix André Gaillard entendait payer sa liberté n'empêchent point

un « espoir sans limite » d'envahir « Le chant des prisonniers » :

Dormez encore un jour demain vous serez grands

Mais cet enchantement par les images, la berceuse de « la nuit libre et sans forme » qui sauvera à jamais les captifs de l' « horizon de raisons » se réalisera par :

La mort en liberté l'amour hors de saison

Ce sera tout de même en toute connaissance de cause l'option pour la liberté totale après un dernier « mouvement » de recul :

L'amour tue vite et bien
Arrêtez-vous ici
Arrêtez-vous au bord
Arrêtez vous ma mère ma chair et mes oiseaux
Arrêtez-vous ou bien tant pis

dernière hésitation dont il triomphe par ce vœu :

Ah dieu dont je suis fait délivrez moi des morts

Tous les ponts sont rompus, « les cordes de la terre » brisées. Désormais :

Seule au cou de l'amour épouse du silence
La chair qui se déchire épuise l'avenir

## II

*«The eye sees more than the heart knows »*
*William Blake.*

La plupart des récits de rêves de « *La terre n'est à personne* » sont contemporains des poèmes du « *Fond du cœur* » mais tandis que ces derniers définissent l'attitude générale d'un esprit devant le monde les récits si toutefois un mot aussi impropre peut convenir sont le fait d'une méthode de connaissance, d'introspection. L'automatisme verbal est rarement mis en œuvre intégralement. Aux yeux d'un André Gaillard et c'est là ce qui le sépare nettement de la majorité des écrivains dits d'avant-garde, l'automatisme n'était pas une fin mais un moyen pour se délivrer des habitudes de la « diction poétique » et surtout de ramener au jour les

images révélatrices de la réalité intérieure. Toutes seront nettement authentiques, auront une rigueur de document.

Cet acte de connaissance n'a rien du jeu verbal bien que le calembour en soit le temps le plus caractéristique ; il s'agit au contraire de la plus mortelle des tentatives.

Se connaître pour l'homme d'aujourd'hui ce n'est pas atteindre à l' « apathie » qu'imaginèrent les grecs. Là où le sage antique se proposait uniquement de démonter en pièces détachées le mécanisme de la raison et pouvait parvenir ainsi à un sens très net des limites du pouvoir humain l'homme moderne se fait l'analyste subtil de ses plus subtiles sensations, projette une lumière aveuglante sur les recoins les plus obscurs de l'être mouvant. Cet examen de conscience toujours à recommencer, cette poursuite d'étoiles, cette vie impossible mais la seule qui vaille d'être vécue André Gaillard s'efforça d'y atteindre. Il faut voir dans une telle tentative non pas simplement l'explication d'une œuvre mais la clé d'une mentalité, un homme qui entend être pleinement un homme et non un fantôme social.

A l'extase des mystiques essentiellement objective, à la rêverie dispersée des romantisques, un Baudelaire ajouta le réactif artificiel des stupéfiants et Rimbaud, par une intuition qui l'invitait à ne point fausser le mécanisme normal de l'imagination l'exploitation du rêve proprement dit. Souffrant de blessures de guerre et d'une chute faite en montagne, André Gaillard avait dû user de l'opium mais il ne fit jamais servir cette cure à des fins qui autant que d'autres plus admises lui eussent semblé bassement littéraires (2) Ses récits de rêves ne sont point le fait d'une soumission à un snobisme passager. Son culte pour la nuit consolatrice :

> Les prisonniers ont faim
> La nuit est là fidèle fragile et toute trouée d'échos

il l'avait déjà exprimé en ses premiers poèmes et il sa-

---

(2) Erreur capitale et naturellement très répandue : la poésie de l'inconscient est à la portée de tous. Gaillard faisait une remarque fort juste et qui devrait venir à tous les esprits : il y a des individus dont la vie intérieure ne présente aucun intérêt. Et les drogues donc ? Jean Lorrain y a goûté et aussi M. Cocteau.

vait tous les périls qui l'attendaient « Belle nuit tu me prends toujours dans tes résilles ; un jour, une nuit je ne pourrai plus m'en dégager » ; il s'engageait pourtant à perdre cœur dans le domaine interdit, dans le « no man's land » du monde intérieur. Ce n'était pas chez lui le désir de la vision pour la vision mais bien la volonté exprimée par Blake de dépasser un cœur trop connu. « Tu ne sauteras pas hors du cœur » s'est écrié un Maiakowski : André Gaillard, lui, a entrepris de sauter, non pas comme Baudelaire « pour trouver du nouveau » mais pour posséder pleinement ce qu'il sentait en lui :

> Formes de ma mémoires absences d'un cœur clos

En un mot il a préféré l'ombre à la proie.

Ces apocalypses que suscitait en lui un sommeil troublé, la pratique de la vie nocturne sont parfois empreintes d'un humour spontané, « fleuries d'oiseaux moqueurs les lianes du sommeil s'enroulent à mes membres », mais le plus souvent ont un caractère religieux, se déroulent avec une ampleur épique devant ces hautes murailles qu'agite le souffle de l'inconnu.

L'humour c'est dans son œuvre l'esprit se donnant la comédie

> Graines oléagineuses.
> C'est un bureau d'expertises tenu par Saint Paul
> Les affaires sont dures : il a perdu son auréole et
> renvoyé sa dactylo.

Ce n'est point une attitude, un pastiche de Max Jacob. Gaillard s'amuse à retrouver dans ses rêves le reflet de ses activités sociales. De tels passages garantissent sa sincérité, montrent comment le réel se glisse dans le surréel et comment le poète arrive à les confondre en son unité. Spectacle aussi en un sens ces rêves sont des « divertissements » au sens pascalien du mot mais ils demeurent essentiellement des révélations. Un monde de fleurs, d'étranges cérémonies, « d'animaux obscènes et sensibles », l'amusante histoire du lis et du cuisinier, toute une série de scénarios à l'américaine. S'ensuit-il qu'il y ait imitation ? Non certes, la technique du cinéma et celle du rêve sont étrangement analogues et ces ressemblances ne doivent pas nous étonner.

La quatrième partie de « *La terre n'est à personne* » montre chez Gaillard un renversement total des valeurs ou plutôt la connaissance plus précise du but à atteindre. L'humour disparaît pour faire place à une sorte d'optimisme tragique qui trouve son couronnement dans l'acceptation de la mort. Il s'agira de réduire la division de l'être et de ses pouvoirs, de posséder cette terre qui n'est à personne en acceptant de n'être plus, c'est-à-dire de se confondre avec l'objet de l'amour: l'esprit n'agissant plus, mais possédant sa propre essence.

Après une dernière imprécation contre l'être de chair, occasion et non pas fin de l'amour :

A mort! A mort toi qui n'es que matière
Et que de ces hauteurs où je me perds
Je te perde toi-même

il renoncera sans espoir de retour au monde objectif:

« La chasse à l'homme a commencé : j'aurai ma peau. Plus loin plus bas, règne aboli, coule un fleuve de sang chamarré de dépouilles, peau, poils, sexe et ce cadavre froid d'une raison perdue.

Sur les bords on s'amuse. Et allez donc, porcheries pleines, la vie est là. »

Il n'a pas assez de termes de mépris pour la vie facile de ceux qu'un Eluard appellera « les bas-vivants ». Toute sa tendresse se reporte vers la « belle malade inconnue » que « de son premier cri jusqu'à son dernier râle » il a cherchée et cherchera « sans repos ».

« Il y avait autour d'elle tout un monde incompréhensible

Enveloppée de linges blancs des pieds à la tête, elle allait certainement mourir.

Soudain je compris qu'elle me reprochait d'avoir tant tardé à descendre:

J'en éprouvai un tel remords que la nuit s'effaça. »

La dernière crainte a disparu, la nuit s'est faite jour. Les choses de la terre, les fantômes de chair sont dès lors impuissants, les mains du poète ont tout lâché.

« Dès que j'essayais de retenir ma chute en m'agrip-

pant à ces apparences confuses, la forme s'en effaçait, s'évanouissait.

Je m'évanouissais moi-même. »

Heure par heure Gaillard analyse cette agonie de deux ans: hantise de l'amour charnel « filet trouble sur les oiseaux palpitants de ma chair vaincue », la haine « toujours rompue dans une débacle de bras nus et de sexes fragiles ». Remèdes empoisonnés pires que le mal divin: après chaque nuit il se « découvre frappé de terreur et d'impuissance, ivre d'un vin glacé qui de la mémoire ne m'a délivré qu'à moitié ». Il sait que la fin est proche que « le couteau frappe l'inconnaissable. Il s'enfonce en cette chair abstraite et rebelle; à mesure qu'il la pénètre je la connais... » et ce sera la vision ultime, « le terme périlleux de la course » :

> Les ombres inférieures s'écartent pour te livrer passage mirage de mon plaisir, grande fleur inconsolée d'une ténèbre jamais vaincue, folle de saison, flamme de couronne, malheur du jour.
> Tu montes, tu montes; nous voilà face à face.
> Je t'échappe, tu me rejoins.
> Je m'étends, je m'étire, je grandis désespérément, je m'écartèle en vain, tu es là, fatale, implacable, toujours plus vaste que mon désir et de toutes parts te refermant sur lui.
> Je suis en toi, je ne suis plus.

## III

*Toi qui dépeuples le silence*
*Laisse-moi donc enfin te nommer*

A. G.

Fidèle aux volontés de l'esprit, parvenu à l'extrême limite de l'exploration du monde intérieur, André Gaillard n'était pas homme à se leurrer sur la signification des résultats obtenus. Toutefois sans oublier la peine qu'il avait eue à se conquérir il atteignait à une apparente sérénité. Il possédait son moyen d'expression, délivrait pleinement son message: au point de vue strictement intellectuel les quelques mois qui précédèrent sa mort furent les plus lumineux de sa vie.

Ce serait un tour de passe-passe facile que de vouloir faire coïncider la mort physique du poète avec

l'étonnante confession intitulée « *Si rien n'est vain* ». Moralement le rapprochement s'impose; chronologiquement il serait mensonger. Sans doute Gaillard corrigeait-il les épreuves de ces poèmes au moment où il mourut mais son esprit avait évolué depuis le temps où il les avait écrits, non pas que sa conception de la vie ait changé, jamais au contraire il n'avait été plus sûr de lui, mais parce qu'il se connaissait comme homme vivant ne s'est jamais connu. Un critique littéraire pourrait parler d'appauvrissement. Gaillard gagnait en intensité, parvenait à exprimer en langage clair son être profond avec une certitude et une netteté que des intellectualistes pourraient lui envier. Les poèmes de « *L'ombre et la Proie* » en leur pureté de cristal sont aussi spontanés que des récits de rêves. Le désir de posséder l'inconnaissable devenait plus aigu tandis que les images ne parvenaient plus à le tromper :

Nuit de mes mains refermées sur mon cœur
Quel horrible bonheur délivres-tu sans cesse
Jamais sauvé jamais vivant l'amour de mon amour
Est la seule raison d'une mise au secret.

Ainsi s'explique et se justifie ce refus d'accepter les basses consolations attitude difficile et douloureuse :

J'ai tout perdu croyant gagner
Je t'ai gagnée t'ayant perdue

Incapable d'embrasser « l'image informe » de son cœur, de libérer cet « amour perdu dans les secrets du sang » :

Tout est aux mains tout est à terre
Et le ciel est à genoux

il osera à peine souhaiter de « gagner le jour » pour rejoindre celle « qui dépeuple le silence » et dont toutes les fantasmagories du rêve ne sauraient le guérir et, saisissant bientôt avec une lucidité terrible les limites de ses « pouvoirs », il renoncera à tout :

Un tombeau pour un grand cœur
Sur la terre
Sur la terre on meurt

et il livrera à la mort qui est « sans mystère » ce cœur :

. . . . . . . . . . . . . . qui bat trop fort
Trop faible et trop fidèle pour s'habituer à vivre.

Ce n'est plus on le voit le débat de « *Si rien n'est vain* » mais une acceptation. Le poète a compris que l'abdication était la condition de la vie et il aime mieux refuser celle-ci que de renoncer bassement à « sa réalité » c'est-à-dire à l'amour. Sa mort a eu ainsi toute la nécessité d'un suicide sans en connaître les lâchetés, elle est une sorte de miracle et prend le caractère d'une démarche spirituelle.

Grandeur d'une vie où l'homme se dépouille de tout pour atteindre à la connaissance de son être par delà la faiblesse de ses pouvoirs. Non pas renoncement aux activités de l'esprit ou de la chair mais acceptation de tout comme méthode d'introspection. On doit s'excuser de dire celà avec une certaine sécheresse quand il y faudrait des lettres de sang, de tremblantes langues de feu. D'autres analyseront dans la mesure où ce miracle tombe sous les sens le mécanisme des images, la création verbale, le rythme ; des historiens de la littérature rechercheront des influences, feront des rapprochements ingénieux et cependant erronés. Tout cela qui est nécessaire à l'expression est en fait accessoire. L'homme peut-il parvenir à la vision directe de sa réalité, à la possession de son amour ? Les sens lui révèlent un monde étranger que la raison appauvrit encore pour le rendre plus accessible c'est-à-dire plus inhumain. Pour se guérir de cette « immortelle maladie » la plupart des hommes se contentent de ce qu'ils appellent la vie et à frayer avec les morts oublient le dieu intérieur : tout désormais est sous le signe de la trahison, il y a un mensonge derrière chaque mot, chaque geste singe un geste d'ange.

Il n'a qu'un problème au monde, celui du salut : il n'y a pas à se débattre, à crier, il faut choisir, descendre plus bas que la machine ou « avec son âme tout entière » se dépasser, retrouver au delà des distinctions factices cette unité de la chair et de l'esprit, ce dieu dont nous sommes faits. Il est bon que quelques intransigeants se lèvent qui atteignent à cette pureté et redonnent à la poésie son caractère que toutes les comédies sociales ne doivent pas nous faire oublier : celui de message.

Léon-Gabriel Gros.

# Itinéraire de la Mort

## EN REALITE

### I

*C'est en Réalité que tu vins à descendre*
*Quand l'abîme jeta ses mondes à tes pieds,*
*Meurtres ininterrompus dans la pénombre*
*Que le jour et la nuit faisaient en s'accouplant.*

*C'est en Réalité —*
*Montagnes grandissantes*
*C'est en Réalité —*
*Fleuves de boue et d'or,*
*Mille oiseaux tournoyants approchèrent sans crainte*
*Les flammes démesurées de l'être solaire.*

*Le monde ainsi capté*
*Renversé dans l'extase*
*Où ta présence gît, amoureuse image,*
*Miroir ouvert avec la vie entière*
*Multipliée jusqu'à la nuit indéfinie*
*Centuplée aux spasmes du feu*
*Au feu de l'être émergeant du cosmos.*

*Images lentes à vous former*
*Qu'un miroir vous reflète*
*Et vous êtes en moi*
*Des fleuves engourdis enroulés sur mon torse*
*Des membres blancs réunis par l'amour*
*Des jours à naître encore*
*Qui déjà se souviennent*
*D'avoir vécu l'aurore bleue*
*La nuit pestilente où je rôde,*
*La clarté de midi solaire et vertical.*

## II

*Versants de l'inconnu dans la mer*
*Arrêtez !*
*Gardez-vous de tenter l'approche de la vague,*
*Ne mêlez point à l'heure vos brisants et vos torses,*
*Vos bras ne doivent point étreindre de soleil*
*D'amertume par trop humaine*
*Ni de chair distante déjà...*

*Versants de l'inconnu —*
*O réseaux agrandis*
*Il ne faut point que l'heure vous connaisse ;*
*Vous la voyez dévorer en silence*
*Nos membres allongés et notre joie ensemble*
*Parce que nous avons voulu intimément*
*Que la Joie participe à celle de nos membres.*

*C'est le drame de la lumière*
*C'est la lumière dans le drame où nous sommes,*
*L'envolée abrupte et le retour à terre —*
*La participation globale de la vie*
*Dans ce noyau de feu :*
*Cet éclat grandissant de foudre qui nous happe,*
*L'heure approchante*
*Et la saison, rire qui saigne.*

*O flèches ! O minuits désirables, gardez*
*L'inertie mûre et bienheureuse de la Voûte*
*L'appui ample et brutal des rochers primordiaux*
*La force étrange qui naît du vide*
*Quand nous le visitons ou qu'il se meut en nous.*

*Déchirures, déchirures dans le ciel neutre —*
*Ce long glaive insolite à mes mains*
*Comme une Omniprésence téméraire*
*Explose — et ses débris se fixent dans le ciel*
*Pour rayonner afin de fasciner et d'engourdir*
*Les rêves — animaux clairs — obscurs*
*Qui nous aimantent*
*Qui nous aiment...*

*Vous êtes revenus : tâchez de vous souvenir,*
*Etait-ce la pluie comme un rideau de fer*

*Des nuages qui s'égarèrent*
*Des mains qui devinrent inséparables,*
*Que le monde scella mieux que l'heure nuptiale ?*
*Vols engourdis dans l'air et dans la mer,*
*O simultanément la vie et le sommeil*
*La vie et la mort vivante*
*La mort et le désir dans la présence de tes membres,*
*Ta bouche à mon cœur liée*
*Comme la mer au monde universel —*
*Souvenez-vous...*

*Je veux me souvenir.*

III

*Perles mises en guirlandes fiévreuses*
*Sur les poitrines du marbre,*
*Vous étiez ce bracelet d'eau verte*
*Cette électricité d'un soir, en septembre,*
*Ces mains qui se glissèrent en moi*
*Semblables à des couleuvres tièdes domestiquées...*

*Des perles chantaient comme chantent les fleurs :*
*Un chant d'espace multicolore, un nocturne*
*Affilé comme le tranchant d'une épée*
*Toute pénétrante en mon corps*
*Toute frémissante de vie longue et condamnée*
*Et lumineusement plaintive.*

*Ainsi l'eau qui nous encercle*
*Nous la franchissons d'un bond —*
*Les puissances douloureuses de la nuit*
*Sont des femmes couchées sur le sable torride*
*Proies de leurs sourds fantômes*
*Parce qu'il fait tout à fait noir*
*Tout à fait noir, en vérité.*

*Ces femmes ont l'immobile printemps des pierres*
*Le sourire en faucille des rivières*
*Les bras pleins des golfes continentaux*
*Les hanches massives de la mer*
*Convexités des hautes marées*
*Et leur volupté déchirante*
*Silencieuse*
*Présente à soi jusqu'à travers nos yeux.*

IV

*Asphalte où marche la mort légère*
*Asphalte convertie en nappe d'eau claire*
*Où flottent les nénuphars de jours anciens*
*Que tu ne consens point à perdre.*

*Les heures blessantes (ou blessures)*
*Passaient comme cette eau errante*
*Et tes mains y trempaient leurs doigts —*
*Fragilité des reflets et des ombres*
*Brusques sentiers vers l'être,*
*O détours noyés dans l'eau même.*

*L'heure où tes yeux renferment des trésors*
*(Cette heure là, c'est la Durée indéfinie),*
*L'heure comme une cendre refroidie*
*Qu'il faut tenter de ranimer encore...*

*Une Réalité paisible t'environne*
*Solitude peuplée de masques indistincts,*
*Mais quelquefois se présente une main*
*Dans l'intervalle entre tes yeux et mes regards —*
*Main redoutable s'il fait noir,*
*Signe divin si nous avons franchi les mondes.*

*Blessé, blessé à mort —*
*Toute blessure ici semble un excès de vie,*
*Et si ton sang rougit la plaine*
*Une âme a cessé d'être ensevelie.*

V

*Tu vins à droite*
*A gauche était la vie,*
*A droite la mort nous guettait,*
*Je voyais son visage angélique et noyé*
*Comme dans un bain de soufre et d'eau sombre.*

*A venir ainsi, peuplée d'indolence*
*De rêves sous-marins, de fleurs animales*
*De continents plus vivants que des corps,*
*Tu étais une seconde nature*
*Une surnature où l'âme amplifiait*
*Ses prestiges, le rayonnement de son audace.*

*Maintenant que la gauche et la droite se fondent,*
*Tes aspects s'enroulent aux miens*
*Je te prête ma vie et tu me rends ces biens*
*Qui furent autrefois la réalité de mon être,*
*Je te donne la substance véritable d'un corps*
*Où la mort a mis des jalons*
*Comme des racines ardentes et tenaces*
*Indéchirables*
*Indéchiffrables.*

*La parole de feu vint à monter en toi*
*Tu flambais dans la nuit recommençante,*
*Je vins à te connaître*
*Tu vins à me comprendre —*
*Sommes-nous désormais immolés l'un à l'autre*
*Emmêlés l'un dans l'autre*
*Comme des terres qui s'avoisinent,*
*Avec des bras terribles pour se vaincre*
*Des baisers sombres pour s'atteindre*
*S'anéantir et revivre plus lourds ?*

VI

*Itinéraire de la mort*
*Itinéraire de la nuit —*
*Vous marchez, tandis que je reste*
*Que je tiens à deux mains la destinée aveugle.*

*Ce corps anxieux, marée nocturne et blanche*
*Voudrait savoir où le mène la mer,*
*La mer voudrait connaître*
*L'itinéraire étincelant du monde,*
*Mes naufrages longtemps questionnent*
*Les fonds marins, les algues enroulant ma chair*
*Et les astres qui s'immergent...*

*Voyages engagés sur des pistes anciennes —*
*Le silence porte la mer*
*La mer apporte*
*Le silence.*

*Qu'apportes-tu, visage enseveli*
*Dans la vase des jours*
*Dans la ferveur criminelle de l'univers ?*

*Un regard libéré du désir de connaître*
*Une bouche qui soit volupté sans mélange*
*De haine amoureuse, de sang,*
*De servitude longue au creux des nuits ?*
*Ou des images comme de grandes absences*
*Comblées par l'amour immémorial des sanctuaires ?*
*Ou des cheveux portés dans le vide sans pôles,*
*Vagabondant sous la lumière*
*Sous la lune et le froid des yeux cosmiques ?*
*Ou la grâce indéfinissable*
*D'un sourire, appel vers la chute —*
*Le lent renversement des choses dans le rêve*
*L'ébranlement, comme une mort nouvelle,*
*Comme une forme trébuchante,*
*De ta chair au centre du monde*
*De ta chair appelée en toi*
*Depuis que tu songes à revivre ?*

*Ces deux rails qui montent jumeaux*
*A la recherche de ton âme —*
*Itinéraire de la mort ;*
*La vie a résolu de te comprendre*
*La mort a sa victime souriante*
*Fantôme noir qui te ressemble*
*Et ne se retourne jamais.*

## VII

*L'isolement, la grêle, les forces*
*Du jour affalé dans la vie généreuse,*
*L'absence sonore d'où naissent les sphères,*
*La présence (comme une buée amoureuse)*
*Des âmes qui longtemps se turent...*

*Au long de toi les fleurs grandissent*
*Les fleuves montent*
*Les nuits marchent,*
*Tu respires l'engrais des mondes à venir*
*Tu touches ce beau corps endormi,*
*Tu soupires.*

*Au long de toi naissent mille canaux*
*Mille bruits confondus aux houles intermittentes de la poitrine,*

*Des floraisons qui sont les veines de ton sang*
*Ou les trajectoires des années*
*Rôdant autour de ce qui EST.*

*En écartant les larmes*
*Nuages face à toi*
*Sur la face des cieux.*

*En caressant la chair ouverte*
*Comme des fruits sans pelure*
*Sans tiges*
*Et qui gravitent.*

*En mordant aux pulpes de l'être*
*En possédant ce corps et sa sonorité,*
*Son ombre évasée dans la nuit*
*Traînée perpétuelle de lumière*
*Fleuve en marche où tu sombres encore,*
*Où je me sais sombrer expiatoire*
*Quand je te laisse, ô femme envahissante*
*A ton royaume clair*
*Et que tu deviens presque noire...*

## VIII

*Les doux éclats du vent*
*Les serrements du cœur*
*Sont le même miracle*
*Entre deux pôles rouges,*
*Sont le même voyage*
*Entre la terre et moi.*

*Le vent, comme une écharpe dans un fleuve,*
*Aiguise les roseaux où se prirent à deux*
*Les planètes, sœurs du silence*
*Fleurs de l'espace imaginaire*
*Protagonistes de ce drame*
*Que l'on joue en tes yeux*
*Sans que tu saches où...*

*Tes mains le surent qui tremblèrent*
*En apportant le glaive immobile*
*La cuve où répandre le sang*
*Le silence marin où le faire affluer*

*Par ce fleuve qui te traverse*
*Qui te régénère et te blesse*
*T'enchante et te ronge les yeux.*

*Attends la chute du silence*
*La sonore désespérance*
*La levée en toi des épis*
*L'élargissement de la nuit*
*Jusqu'à sa complète blancheur*
*Jusqu'à l'heure qui t'épargne...*

*O fixité de l'heure bleue,*
*L'extase monte ici comme un spasme ;*
*Sais-tu bien distinguer encore*
*En cet instant (brûlure dévorante)*
*Tes membres de ceux qui t'enlacent*
*Ton visage de ceux qui t'aiment*
*De ceux qui te guettèrent tant de siècles*
*A travers les rêves humains*
*Et la Réalité mi-réveillée ?*

Gilbert TROLLIET.

# Fragments d'une œuvre inachevée

*Ne faut-il pas regretter que Jean de Vial ait renoncé pour des raisons personnelles à publier son premier roman écrit à l'âge de 19 ans, en une forme d'une maturité qui surprend.*

*Nous en reproduisons ici une scène d'une étrange sensibilité et qu'anime déjà le souffle de l'inquiétude.*

Claude était un soir tranquillement assis en étude : il pensait ; toutes ces choses remuaient dans son âme trop jeune qui déjà sincèrement mesurait le mal accompli, mais aussi songeait à l'enrayer. Le Portier s'approcha et le fit sursauter ; le Père lui demandait de venir le soir même à 9 heures, dans son cabinet après la prière à l'étude. Claude dit simplement : « Bon, merci ». — Vraiment, la Providence était là qui veillait ; au moment où Claude allait souffrir des affreux déchirements antérieurs qui constituent la « Crise morale », le Père lui tendait les bras, averti sans doute par un songe pieux ou par sa communion du matin. Claude sentit ce qui l'attendait, ou plutôt il ne savait pas bien quoi, mais il savait que c'était quelque chose et cela lui suffisait: car s'il aimait le Père, il le craignait non moins ; et comme déjà sans qu'il s'en doutât, son âme prédestinée au péché était toute imprégnée de Satan, il goûtait surtout dans la prévision de ces entretiens, le voluptueux plaisir d'une « attente », analysait sa peur maladive, jouissait de ce « mal au ventre » exquis, de ces tenailles qui étreignent les côtes, et que seule une espérance douloureuse et frissonnante pouvait procurer. C'était là un sentiment bien malsain;

Claude s'y complaisait, tout à son aise ; il brisait un peu la monotonie de sa vie presque cloîtrée, l'ensoleillait de la flamme consumante du « désir » ; ses camarades le savaient « appelé » souvent ainsi, ils pouvaient penser que c'était une âme compliquée et mal élevée, à laquelle un tuteur était indispensable cette opinion possible satisfaisait encore sa vanité ; il aurait pu s'appuyer sainement sur ce solide tuteur, y puiser volonté et ambition d'idéal, en réalité il ne le fit pas ; à l'époque, il crut le faire ; pourtant il s'y mêla bientôt, outre ce plaisir sombre d'analyser avec une crainte respectueuse les doux moments de l'attente, le contentement de savourer en une sainte perversion, l'étrange amour de sensations mystiques toutes nouvelles.

Claude, à l'heure dite, alla frapper, plein de terreur, se sentant à peine capable de parler, à la porte vitrée du Père : « Une minute, s'il vous plaît », lui cria de l'intérieur une voix distante, presque céleste. Claude fut heureux; il avait quelques moments de grâce avant l'entretien empreint de gravité ; il pourrait surtout savourer la volupté de l' « instant »... La division qui sortait de l'étude pour se rendre au dortoir, défila ; tous le virent ; il prit un air timide et ennuyé, comme s'il était contraint de satisfaire à une pénible obligation ; les surveillants lui jetèrent un œil narquois qui le fit souffrir, enfin le dernier élève tourna au coin des deux longs couloirs... le piétinement sourd des souliers affreux gronda encore longtemps dans l'escalier ; Claude pensa qu'il devait ressembler à celui des soldats romains montant le Calvaire... Le couloir s'éteignit... Claude fut seul ; il devinait à peine par moments le faible chuchotement de la conversation du père à l'intérieur ; il alla devant le grand escalier ; par la porte de la terrasse, un courant d'air glacé se jetait sur lui et glissait sur les dalles humides, la veilleuse qui brûlait au pied de la haute statue du Sacré-Cœur, vacillait étrangement, dont la flamme bleue s'allongeait vers le socle et restait longtemps inclinée ainsi, comme en signe d'adoration.

Claude eut froid ; il alla vers la fenêtre, appuya douloureusement son front pur sur la vitre embuée en un dédoublement de son être qui le fit se considérer dans cette attitude tragique ; car il avait lu souvent dans les romans que des malheureux allaient ainsi

appuyer leur tête contre les vitres où le brouillard se fige... Il était en réalité « comédien » jusqu'à la mœlle; il se regardait agir, penser, marcher, pleurer, sourire, tendait de tout son être à réaliser « un type », à accuser encore par l'intervention de son vouloir, une personnalité déjà marquée : il aimait à répéter souvent, de sa voix délicatement harmonieuse, cette phrase d'Oscar Wilde : « La vie imite l'art beaucoup plus que l'art n'imite la vie »...

Là il repassa dans son esprit ce qu'il venait de lire pour la centième fois sous la statue ; « Cœur Sacré de Jésus ayez pitié de nous », et entre parenthèse (300 jours); il lui semblait drôle de penser que le fait de dire ces quelques mots inscrits sous une moulure rose et ridicule, en passant dans un couloir prosaïque, 2.000 ans après la venue du Christ lointain, très lointain, beaucoup plus à ses yeux meme que ne l'étaient Platon ou Aristote, suffisait à ôter 300 jours de souffrance ; et il était plus près de penser qu'un acte si dérisoire mériterait 300 jours de purgatoire en surplus. Il aurait aimé dire cela au Père, mais pensa que l'objection était sotte ; pourtant quoiqu'il s'en rendit compte, elle lui paraissait énorme ; il savait du reste à l'avance ce que le Père lui répondrait : « Mon petit, vous ne comprenez pas ; évidemment, ce n'est pas le fait de dire en passant quelques mots qui peut enlever 300 jours de pénitence, mais c'est le fait de ces mots dits du fond du cœur, avec toute la volonté et qui montent comme un acte d'amour vers Dieu ». Et Claude pensait à ses saints qui se plaisaient à répéter : « Mon Dieu, je vous aime », toute la journée. L'objection n'en était pas une, mais partait plutôt du sentiment de solitude morale, affreuse, où Claude se trouvait, il avait bien l'intuition irraisonnée que Dieu existe mais n'y pouvait croire ; il eût voulu lui crier ce : « C. S. de Jésus, ayez pitié de nous », percevoir une présence, sentir non loin de lui la Sainte-Vierge et les anges veiller sur sa pauvre âme; mais il pensait que de telles perceptions peuvent toujours être mises au compte de l'imagination; alors un silence sourd entourait son cœur abandonné, l'enveloppait d'une gangue de désert, Dieu lui semblait une pure abstraction, comme il devait le penser plus tard « une pure création de l'esprit », la Ste-Vierge une mère tendre à laquelle il eût bien voulu croire, les anges des

têtes ailées, gracieuses, mais qu'il mettait carrément dans la Mythologie chrétienne, au même titre que les naïades.

Il regarda dehors ; de longs nuages noirs aux reflets blafards, chargés de neige et venus du nord, parallèlement, se chevauchaient, pareils à de gigantesques fumées d'usines, issues d'une ville monstre, invisible. Les grands ormeaux du jardin, tordaient sous le vent leurs branches flexibles et dépouillées que malgré la fenêtre fermée, Claude entendait bruire dans la nuit lugubre... derrière lui, les couloirs s'allongeaient dans l'ombre ; de temps en temps, très loin, une porte claquait ; il lui semblait que la matière écrasait tout ; les colonnes de pierre, les murs de granit, le vent dehors, les nuages, les arbres, cette statue qui se taisait : seule son âme à lui, mais en dehors d'elle où était un principe spirituel? il le cherchait ; voulait savoir : il lui prenait un désir intense de posséder la vérité ; non, tout se taisait ; il n'y avait pas un principe de vie dans le monde qui l'environnait ; le Saint-Sacrement qui reposait là-haut, ne lui paraissait une « présence » que dans la mesure ou on le lui avait rebâché pendant des années; à la fin, sa conscience frêle en avait pris le sentiment ; c'était certain ; mais qu'est-ce que cela prouvait ? Et il se répéta plusieurs fois ces deux mots qui ne le consolèrent pas : « Deus absconditus »...

*
* *

La porte donnant accès au bureau du « Père » s'ouvrit ; Claude s'avança, franchit le paillasson que ses pieds trouvèrent doux, avec un certain plaisir, et fut imprégné d'une chaleur exquise qui chassa les frissons de son corps glacé.

Le Père l'attendait, immobile, à son bureau et d'un geste élégant, lui fit signe de s'asseoir. Claude n'aimait pas prendre les devants ; désireux de se faire rechercher, il aimait à ce qu'on extirpât de son âme ses turpitudes cachées, afin de se ménager le plaisir âpre du scandale. Aussi, le début de l'entretien se passa-t-il à perdre du temps ; Claude rétif, aiguisa la curiosité du Père jusqu'au moment où il jugea qu'il pourrait l'exaspérer, alors il parla... par bribes, péniblement, d'une

manière entrecoupée, presque enfantine ; le Père l'écoutait maintenant d'un air tendre, plein d'une douloureuse pitié.

Claude était très coupable ; faiblesse, influence surtout néfaste, scepticisme voulu et bien d'autres fautes de désir, qu'il n'avoua pas ; mais le Père ne se rendait pas compte à quel point cette âme voulait le mal ; car, chose étrange, la nature de Claude était naturellement bonne, mais une autre personnalité s'y était greffée, encore extérieure, qui s'attachait au cœur et le desséchait, lentement. Ce principe étranger voulait le mal pour Claude, mais extérieurement et selon toute apparence, c'était Claude qui le voulait. Cependant, si un tel accaparement était horrible, il n'était pas impossible d'y soustraire Claude ; on pouvait espérer en s'adressant à sa vraie nature, à sa bonté naturelle, redresser des instincts si précocement pervertis. Ce travail de reconstitution pouvait être long ; car s'il y avait toujours distinction de deux esprits qui se disputaient la conduite de Claude, s'il ne s'agissait pas d'un cas de possession, néanmoins il y avait un maître et un esclave, un esprit libre, un esprit en servitude ; des chaînes s'étaient allongées de l'un à l'autre ; et déjà l'esprit du mal plus fort paralysait l'esprit de Claude qui se tendait en vain vers la Vérité. Certes, la pitié naturelle à Claude subsistait en lui, mais en un puits profond ; il fallait le charme et la persuasion du Père pour l'en extraire enfin ; une nature nouvelle, factice, mais acquise enveloppait l'âme de Claude d'une muraille de cynisme difficilement ébranlable, et c'était là l'œuvre du mal.

Le Père pouvait fondre momentanément cette personnalité acquise, ébranler ensuite les fibres sentimentales actuellement endormies de cet adolescent prédestiné. Mais seule la Grâce de Dieu pouvait d'une manière durable, restaurer, libre et sincère, la nature de Claude enfant. Ah ! le Père était lourdement responsable ! En dévoilant à cette âme païenne le Bien et le Mal, il la rendait juge de sa conduite, fautive désormais de suivre la loi naturelle, le simple état de nature où elle vivait, pure et tranquille, qui par opposition était devenu « la voie large », dès que Claude eût connu la porte étroite !

Le Père prit une « attitude » ; car lui aussi était co-

médien... il baissa la lampe électrique posée sur la table ; aussitôt le visage de Claude éclairé par dessous, devint un visage d'enfant fatal... Le Père le regarda ou plutôt le contempla ainsi quelque temps. « Il faut vous confesser, Claude, lui dit-il; il faut vous confesser, mon petit... » — Claude fit signe qu'il ne voulait pas ; il tremblait...

— « Pourquoi ? Mais songez un peu ; oh ! mon Claude, si vous mouriez maintenant, si vous mouriez dites ? »

Claude baissa les yeux ; le regard du Père le gênait; il lui semblait qu'il était nu devant lui, que son âme toute rongée de cancer, sous l'enveloppe exquise qui l'entourait, étalait largement ses bassesses aux yeux du prêtre ; il lui sembla, il fût même un instant presque certain que le Père, au fond de ses yeux candides et jeunes, tout brillants de fanatisme et de révolte, avait lu l'éternité de pleurs qui l'attendait...

Un silence lourd tomba... Claude le savoura voluptueusement ; à peine si le poêle très rouge craquait un peu par moments en se refroidissant graduellement ; parfois, les grands rideaux blancs, tendus comme deux draps mortuaires devant les fenêtres, se soulevaient en petites houles successives; on percevait confusément au dehors, le brouhaha des grands platanes dénudés ; Claude se les représenta comme il les avait vus dans la journée, ondulant sous les rafales ; il vit dans sa tête leurs longs fûts écailleux, à demi pelés, osciller lentement à leur base comme s'ils allaient craquer, entendit le ricanement affreux des corbeaux balancés sur leurs rameaux flexibles et comme sculptés en relief sur le ciel jaune de neige...

Puis sa rêverie changea de forme ; il attendit qu'une bûche s'écroula dans le poêle, car, dans les romans, quand, pendant l'hiver, le silence s'écrase ainsi dans un bureau, on lit toujours cette phrase : « une bûche s'écroula ». Mais le poêle était prosaïquement chauffé au charbon ; du reste, Claude, un peu honteux de cette tragi-comédie si naturellement jouée, redressa la tête : Le Père n'avait pas bougé; un peu courbé en avant vers le sol, les deux coudes sur les bras de son fauteuil tournant, les mains se touchant, allongées dans une attitude de prière, la robe noire qui traînait un peu dans la poussière et que Claude avait toujours envie

d'essuyer, tout cela constituait un ensemble vraiment digne d'un tableau...

Claude alors posa les yeux sur le bureau : au milieu de lettres, de paperasses, de permissions et d' «exemptions », roses et bleues, dominant de tout son dédain ces débris d'un travail consacré avec amour à des bagatelles, et qui consistait en signatures et en charges matérielles éternellement à recommencer, un grand crucifix noir surgissait; sur le buvard un autre crucifix plus petit, en cuivre, et que surmontait un anneau, attendait... on peut bien dire : « attendait », car à chacun des entretiens du Père avec un pénitent, il servait pour ainsi dire d'étendard ; ce soir-là, ce fut la même chose.

Le Père ne se sentant pas de force à convaincre Claude, à lui tout seul, prit le crucifix de sa main gauche et l'éleva vers ce cœur fermé : « Tenez, voilà ce que vous avez fait, Claude, mon grand, dit-il, regardez, voilà votre œuvre ». Il souffla ces derniers mots tout bas comme s'il n'avait pas la force de les dire ; le pauvre prédestiné releva la tête ; il vit le Christ qui lui arrachait toute cette carapace de chair et lui dévoilait son âme, horriblement souillée... Il vit un malheureux corps cloué, gondolé, dont les côtes faisaient saillie ; une tête inclinée, une face à travers laquelle tous les péchés du monde semblaient filtrer, lugubres... des cheveux collés de sang, enfin un spectacle horrible, touchant, mais incroyable ; Claude se sentit remué intérieurement à un point tel que dans tout son être, il souffrait ; le poids de ce regard mystique lui parut pourtant délicieusement insupportable; c'est que Satan dormait toujours ; Claude s'attarda au remords qui qui l'envahissait, se plut à repasser et à grossir ses fautes, goûta l'émotion qui l'étreignait, le domptait, imprégnait tout son corps tremblant; refoulant ses larmes, il réussit à dire encore, d'un ton sec et à demi-ennuyé : « Oh ! est-on si sûr de tout ça ! » Le Père hocha la tête sans le regarder...

« Je n'y crois plus beaucoup » ajouta Claude, très bas, comme avec regret...

« Si, mon grand, si, vous y croyez ; vous y croyez beaucoup ! »

Le silence retomba ; les oreilles de Claude résonnaient il entendait son cœur battre, par longs coups sourds, irréguliers...

— « Et si vous mouriez dans cet état, Claude, où iriez-vous- Qui vous dit que vous ne pouvez pas mourir subitement ; on meurt à tous les âges, tenez, encore il n'y a pas quinze jours, un de mes anciens petits, que j'avais confessé, que j'avais « ramené », comme vous, Claude, exactement, est mort subitement ; il était chez lui, se déshabillait le soir, dans la même chambre que son frère ; tout à coup, en ôtant son gilet, il s'est effondré sur le plancher ; il était mort ». Claude eut envie de rire; il riait toujours quand on lui apprenait la mort de quelqu'un, d'un rire nerveux, saccadé ; réellement, c'était comique ; se déshabiller bourgeoisement dans sa chambre et se réveiller incontinent dans l'éternité, voilà bien de quoi avoir le fou-rire ; pourtant Claude ne répondit pas, et dans le calme de la nuit qui avançait à peine troublée par les gémissements lassés du vent, écouta de nouveau son cœur. Il battait fort, à coups précipités, puis s'arrêtait brusquement pour reprendre une seconde après ; Claude eut peur ; il craignait affreusement l'enfer, tout en se délectant du plaisir exquis de le braver.

Le Père se leva : « Venez là, mon Claude ». Claude se leva aussi avec effort, le Père le regarda longuement dans les yeux et l'obligea à les baisser — « Confessez-vous, mon grand, après tout s'éclaircira ; vous savez ce que disait le Curé d'Ars aux pêcheurs qui venaient lui poser des objections : « Confessez-vous d'abord, après nous verrons ». « Et les doutes des pêcheurs disparaissaient aussitôt ». — L'histoire plût à Claude; ce coup de baguette magique qui en même temps qu'il nettoie l'âme, la délivre de toute objection, avait une allure de contes de fées. Et Claude alla s'agenouiller sur le prie-Dieu ; il tremblait malgré l'atmosphère chaude de la pièce ; suivant son habitude, agitait ses doigts nerveusement, en cherchant à scruter tout le mal de sa conscience ; mais il était impossible qu'il y parvint ; aussi l'adolescent sentit ses scrupules l'envahir, mais ne voulut pas se perdre dans leur labyrinthe, découragé qu'il était de n'en jamais trouver la sortie ; comment mesurer son influence, ses insinuations perverses, ses doutes méthodiques, ses désirs mauvais, innombrables et fugitifs, violents, mais insaisissables.

Claude faisait aller ses yeux d'une image de la vierge emportée au ciel par les anges au Christ de Vélasquez

cloué par quatre punaises au prie-Dieu ; maintenant, son esprit ne cherchait plus, restait perdu dans le vague de je ne sais quelle rêverie. Il fit signe au Père qu'il avait fini son examen de conscience; celui-ci alla éteindre, puis s'assit majestueusement sur la pauvre chaise de paille, à côté du prie-Dieu.

Une poire d'angoisse gonfla dans le cou du collégien; il ne pouvait plus parler, se refusait à pleurer ; un grand souffle frôla les fenêtres et les secoua à deux reprises ; l'obscurité reculait un peu par l'habitude ; Claude considéra le Père, pelotonné, la tête baissée, les yeux fermés sans doute ; à mesure qu'il avouait lentement ses fautes, une émotion indicible le saisissait ; très orgueilleux, il refoula quelque temps ses larmes, éclata enfin en sanglots ; les péchés se suivaient plus petits maintenant, le Père demanda si c'était tout : « Oui, mon Père, je crois ». — Ce « je crois » sauvait Claude de tous ses scrupules ; il avait dit tout ce qu'il avait pu trouver ; un oubli ne pouvait être une faute ; l'absolution vint comme un baume s'étendre sur la pauvre âme; les sanglots convulsifs mouraient; Claude se moucha ; il était bien ; l'aveu avait arraché tout le poids mais il crut que c'était le privilège de l'absolution.

La Morale fut longue, tendre, mystique ; elle chassa les derniers nuages de la conscience troublée, qui, lorsque Claude se releva, était sereine comme un ciel de Mai.

Le Père prit sa lampe électrique à la main afin de raccompagner Claude au dortoir ; il était tard ; il marchait posément, régulièrement, précédé de l'auréole de lumière qui courait devant lui sur les dalles ; on entendait le léger craquement de ses souliers au cuir souple, caoutchoutés, le flottement de sa jupe qui devait laisser derrière elle un sillon de vent froid ; Claude marchait un peu en retrait, écoutant les dernières recommandations prononcées mystérieusement à mi-voix ; il lui semblait avancer à côté du Christ, dans les souterrains lugubres qui entre deux falaises de rocs, immensément hautes, doivent mener de l'enfer au ciel.

Ils se séparèrent : « Au revoir, Claude, priez bien à votre communion, demain matin... » Et reprenant sa marche d'un élégant balancement d'épaules, le Père s'évanouit dans l'obscurité...

Le paradis tout entier chantait dans le cœur de Claude et il pensa à la parole du bon pasteur : « Il y a plus de joie dans le ciel à la conversion d'un seul pécheur que pour la persévérance de milliers de justes...»

Ni la voix mortelle du vent, ni la respiration du dortoir qui râlait en cadence, ne l'émurent... Il songea avec une joie calme à sa communion du lendemain ; il lui semblait qu'il ne serait plus jamais tenté dans son corps, il se demandait comment il avait fait pour pécher. Toute la nuit, il rêva de la Sainte-Vierge...

Jean DE VIAL.

# L'agitation au Maroc et dans le Monde Musulman ou une dangereuse « Politique Berbère »

M. Doumergue a fait au Maroc un voyage rapide. Les journalistes essoufflés qui en ont rendu compte ont noté que le Président de la République n'était resté que 52 secondes devant la porte Bab el Mansour, à Meknès, et encore en lui tournant le dos, qu'il n'a eu le temps de voir ni les médersas mérinides de Fès, ni les tombeaux saadiens de Marrakech ni les tours almohades de la Koutoubia et Hassan. Il a entendu de nombreux discours, serré d'innombrables mains, écouté des compliments fleuris. Mais derrière cette façade officielle d'optimisme, il y avait bien des choses que M. Doumergue n'a pu voir ; par la force des choses, il est passé aussi rapidement devant les hommes que devant les monuments.

Quelques journalistes ont laissé entendre que l'atmosphère ne fut pas aussi enthousiaste qu'en Algérie et les acclamations point toujours ni partout très chaleureuses. C'est que le voyage présidentiel s'est fait dans des conditions particulièrement délicates, au moment même où une agitation aigüe troublait le Maroc et où se posaient de graves questions dont on parle à Fès, au Caire, à Tunis, à Baghdad, à Damas, à Sumatra, mais fort peu à Paris.

Les discours officiels ont glissé sur cette situation. Les Marocains ont été déçus que l'on ne saisit pas l'occasion de grâcier les prisonniers politiques. Il y avait donc des prisonniers politiques ? Pendant ce temps, à l'étranger, dans tous les pays du monde musulman, en Egypte, en Syrie, en Palestine, en Irak, dans les Indes néerlandaises, etc..., l'on accuse la France de renoncer à la politique du maréchal Lyau-

tey et de persécuter l'islam. Les journaux, les groupements, le grand mufti d'Al Azhar au Caire, la plus haute autorité religieuse musulmane actuelle, protestent énergiquement. L'on tient des meetings ; l'on accable de télégrammes le quai d'Orsay et la Société des Nations ; l'on a même parlé de boycotter les marchandises et les écoles françaises. Que s'est-il donc passé?

Au mois de mai dernier, parut un dahir, une ordonnance du Sultan, instituant des tribunaux coutumiers dans les tribus marocaines « reconnues comme étant de coutume berbère », pour juger selon la coutume berbère (izref) et non selon le droit musulman (chraa). Un journal égyptien a écrit que si un sultan avait signé un tel dahir, c'est que ce sultan n'était plus musulman.

Les tribus berbères du Maroc qui étaient en dissidence, très nombreuses surtout depuis les règnes anarchiques de Moulay Abdelaziz et de Moulay Hafid, s'administraient elles-mêmes naturellement, et suivaient parfois des coutumes dont certaines étaient en contradiction sur certains points avec le droit musulman: la femme par exemple n'héritait point et faisait partie de l'héritage comme un bien meuble. Soumises par les armées françaises ces tribus rentrent théoriquement sous l'autorité du sultan.

Mais il parut alors à quelques-uns qu'il n'était pas de l'intérêt français de se faire ainsi « les fourriers de l'Islam ». On pensa et on écrivit qu'il convenait d'écarter autant que possible des chleuhs l'influence de l'arabe et de l'islam. On parla même de désislamiser les berbères. On déclara que ceux-ci n'étaient que très superficiellement islamisés, ce qui est assez paradoxal si l'on songe que les plus grandes dynasties marocaines, les Almoravides, les Almohades, les Mérinides étaient précisément des dynasties berbères et que ce sont elles, comme le faisait remarquer récemment M. Massignon, professeur au Collège de France, qui ont le plus travaillé à islamiser le pays et se sont montrés les plus stricts défenseurs du Coran.

Va-t-on remplacer la « politique musulmane » par « la politique berbère » en se laissant duper par des mots? Rien se serait plus dangereux que de laisser croire aux berbères qu'on en veut à leur religion.

C'est au nom de celle-ci qu'ils ont prolongé la résistance. C'est parce qu'on a promis solennellement de la respecter que les Marocains en général, comme les Algériens et les Tunisiens ont accepté de cesser la guerre sainte. La formule : « La France, grande puissance musulmane » semble intolérable à certains, aux uns pour des raisons sentimentales et religieuses, aux autres pour des raisons purement temporelles. Je me souviens d'un officier qui me montrait en soupirant le croissant d'or brodé sur le col de sa veste et l'étendard qui flottait à sa porte...

L'on ne peut pas croire sérieusement que le gouvernement français laïc songe à christianiser les berbères marocains et se mette bénévolement sur les bras les plus graves difficultés dans ce but. Mais cette idée a pu germer dans quelques esprits et les missionnainaires n'ont pas caché qu'ils espéraient avoir plus de succès auprès des berbères qu'auprès des musulmans de langue arabe, auprès des simples montagnards qu'auprès de la population des villes et des plaines. L'organe de l'évêché de Rabat, le « Maroc Catholique » suit de très près la question.; un de ses rédacteurs exprima l'espoir que les chleuhs remplaceront, quand ils seront convertis, le thé vert à la menthe par le bon vin de France (sic!) — argument inattendu sous une plume franciscaine.

Le dahir du moi de mai parut comme étant un effort décisif pour appliquer cette « politique berbère »; on pensa que le gouvernement prenait nettement parti pour elle; on y vit ou crut y voir toutes sortes d'arrière-pensées; il s'agissait, jugea-t-on, de diviser pour régner, de détruire à fond la nationalité marocaine et son unité, d'opposer les marocains de langue berbère à ceux de langue arabe, de soustraire enfin ceux-là au droit coranique. Les critiques pouvaient arguer des maladresses de la presse qui avait parlé de « désislamisation ». D'autre part, des fonctionnaires trop zélés appliquèrent le dahir de façon inquiétante, et faisaient pression sur les tribus en faveur de la coutume berbère contre le droit musulman. On arrêta même des délégués qui venaient demander un cadi pour appliquer ce dernier. Dans une autre tribu, on évitait de remplacer un cadi décédé en déclarant qu'on pouvait avantageusement s'en passer. D'autre part on empê-

chait souvent les personnages religieux, « clercs », *tolba, foqaha,* qui enseignent le Coran aux enfants, chefs de confréries, etc, de se rendre dans l'Atlas, où par contre les missionnaires ouvraient des orphelinats et des écoles, (au lieu de se contenter, comme au temps de Lyautey, d'évangéliser les chrétiens européens, qui en ont bien besoin.)

Dans les mosquées de Rabat et de Fès, l'on se mit alors à réciter des prières spéciales aux temps de calamité et de persécution. « O Dieu bienveillant ! *Ya Latif!* » répétait-on cent fois; et l'on terminait en disant : « interviens en notre faveur contre les rigueurs du destin et fais qu'aucune séparation ne se produise entre nous et nos frères berbères! » Jamais les citadins n'avaient tant aimé les chleuhs et jamais les « jeunes tarbouches » modernistes n'avaient tant apprécié les confréries. Les esprits frondeurs enclins à juger défavorablement les actes du gouvernement, avaient beau jeu. Aucun meilleur prétexte n'aurait pu être imaginé.

Les inspirateurs du dahir n'avaient pas escompté pareil mouvement ; ils avaient cru l'opinion inerte. A Rabat et à Salé, les souks fermaient le vendredi pendant deux heures et tout le monde allait à la prière. A Fès, c'était tous les jours à midi. Les autres villes suivirent l'exemple. Un jour, à Rabat, quelqu'un fit un discours et fut arrêté. A Fès, ce fut plus grave ; la foule sortit de la mosquée Karaouyine, se dirigeant vers le sanctuaire de Moulay Idriss, patron de la cité, puis chez le mufti, puis chez le pacha, aux cris de : « Vive la législation musulmane ! Vive le Sultan ! » Le pacha demanda qu'une délégation sortit de la foule et pria celle-ci de se disperser. Comme elle demandait à attendre le résultat de la conversation, les gardes, les *mekhaznis,* chargèrent à coups de trique et blessèrent plusieurs personnes. Quant aux délégués, ils furent arrêtés, bâtonnés et emprisonnés. Parmi eux, il y avait un élève diplômé de l'Ecole des Sciences Politiques de Paris, d'une grande famille chérifienne (un descendant du Prophète flagellé en public !) Sous les yeux d'un officier français, quatre mokhaznis maintenaient les patients à terre tandis qu'un autre cravachait les fesses. Un dahir avait pourtant supprimé cette coutume que l'on reprochait naguère aux Marocains d'avoir conservée.

D'autres arrestations, 60 en tout, furent faites dans la ville, dont 24 maintenues plusieurs jours. L'émotion s'accrut. On évoqua les souvenirs de l'Andalousie, de l'inquisition espagnole, de la capitulation de Grenade (le vainqueur avait promis de respecter l'islam, et quelques années après il l'exterminait). La France, disait-on, avait promis de respecter notre religion; elle l'a fait quelque temps ; aujourd'hui elle enlève le droit musulman aux berbères ; demain elle l'extirpera de tout le pays.

Comprenant le danger de pareils malentendus, la Résidence voulut faire une mise au point. Une lettre du Sultan revenu de France fut lue dans les mosquées blâmant sévèrement les fauteurs de trouble et protestant contre les interprétations qu'on avait faites du dahir, déclarant enfin qu'un cadi serait donné à toute tribu qui en demanderait. Mais l'on apprenait en même temps que des chefs berbères étaient emprisonnés pour cela même

Après la lecture de cette lettre, les gens de Rabat passèrent toute la nuit à la mosquée. A Fès, on fit venir dans la ville arabe un bataillon de la Légion étrangère. Le jour où l'on relâcha les gens arrêtés fut l'occasion d'une manifestation. Les boutiques des souks fermèrent. On vint en foule à la porte de la prison, on baisa la tête des martyrs de la foi. On voulut oublier toutes les vieilles querelles; les jeunes gens remplacèrent leur tarbouche par un turban en signe de réconciliation avec les vieux.

Une délégation de notables de Fès fut envoyée au Sultan pour le supplier d'abroger le dahir, arrêter la propagande chrétienne, cesser de subventionner les missions et supprimer celles de leurs œuvres qui peuvent être des moyens de prosélytisme. Elle revint sans réponse, ce qui déchaîna de nouveaux troubles On emprisonna plus de cent personnes, dont un notable vénéré, Si Mohammed ben Abdesselam Lahlou, ancien président de la Chambre de Commerce, chevalier de la Légion d'honneur. Cette arrestation fut l'occasion d'un « hartal » à la manière hindoue ; les souks fermèrent deux jours.

L'émotion est loin d'être calmée. Les adversaires du dahir demandent l'abrogation d'un texte qui peut être, tendancieusement appliqué, une machine de guerre re-

doutable. Ils déclarent que la justice marocaine a besoin d'une réforme générale, mais sans arrière-pensée, et qui respecte l'unité et la religion du pays. Ils disent que si l'on peut, dans certains cas, accepter des situations de fait contraires aux principes, dans l'intérêt de la paix, il n'est pas admissible de les légaliser. Les autorités du protectorat sont visiblement fort ennuyées, se rendant compte qu'une erreur a été commise et ne sachant comment la réparer. A l'étranger, les ennemis de la France se servent de l'occasion et déclarent qu'elle a engagé une nouvelle croisade contre l'islam. Ses amis estiment qu'elle doit désavouer les instigateurs du dahir, lesquels ont agi, disent-ils, contrairement à ses intérêts les plus clairs, (l'on s'est contenté jusqu'ici de disgrâcier un haut fonctionnaire catholique pris comme seul bouc émissaire) et abroger la néfaste ordonnance. Tous sont d'accord pour constater que l'affaire fait un tort considérable au prestige de la France en Orient.

Quant aux autres Puissances dont le traité de protectorat français n'a pas supprimé au Maroc les droits consacrés par la convention d'Algésiras, et qui y conservent (sauf l'Allemagne) la faculté d'y avoir des protégés, elles suivent avec attention les événements qui se déroulent dans l'Empire Fortuné et dont le public français, maintenu dans l'ignorance, est à peu près le seul à ne pas se soucier.

Emile DERMENGHEM.

BILLET

# Anniversaire d'André Gaillard

*Depuis le 16 Décembre 1929, depuis qu'il est mort, un vers, un de ses vers, me hante :*

Les oiseaux fous sortent des cages...

LE FOND DU CŒUR... *Ici même, alors qu'il venait de paraître, c'est-à-dire avant qu'il eût pris la mystérieuse signification qu'il devait avoir un jour, je parlais de ce livre et j'écrivais :*

*« Les poèmes d'André Gaillard sont autant d'oiseaux fous — et si le rythme et la rime semblent, une minute, les apprivoiser, prenons garde, ce n'est qu'une illusion.*

*« Les mots, ici, se désagrègent. Ils n'ont plus cette fortuite magie dont les poètes d'une âge révolu essayèrent de les auréoler. Les revoici dans leur candeur et leur violence premières. Ils nous reviennent allégés, rigoureux, — ils se rassemblent tout à coup, en dehors de toute logique, et ce n'est point pour une exploitation gratuite de l'absurde qu'ils accomplissent le moindre miracle.*

*« On éprouve quelque effroi à les considérer ainsi, privés de leur utilisation quotidienne. On tremble à la pensée qu'ils cotoient de terribles abîmes et que, s'ils y sombraient, rien ne nous retiendrait d'y sombrer avec eux. Notre sort fraternise avec le leur — et le poète abuse de sa situation avantageuse pour rompre, derrière notre dos, toutes les chaînes et tous les ponts.*

*« Dans cette poésie, île déserte, quels climats nous attendent et que gagnons-nous au change ?... »*

*Je concluais :*

*« La poésie n'a plus aujourd'hui d'autres rivages que*

*l'inconnu. Découvrir de nouveaux continents peut l'émouvoir une minute à cause des jungles périlleuses. Mais pourquoi s'y attarderait-elle ?*

*« André Gaillard, avec ses rêveries prophétiques, a perdu pied. Il y a une amère et tragique destinée qui se joue au delà de son cœur, cet au delà qu'il faut avoir franchi pour assister, de la plus haute tour, au drame de la conquête difficile et indispensable... »*

*Une mort, indescriptible à force d'être atroce et tellement à la mesure de cette destinée paradoxale, est venue sanctionner cet hommage et le délivrer brutalement de toute littérature. J'en demeure encore confondu parce que, tout de même, la poésie d'André Gaillard, pour atteindre les sommets vers lesquels elle s'élançait, avait besoin de mépriser la vie, la terre et cet univers qui la rétrécissaient. La voici désormais égale à elle-même : désespérée, écartelée, endolorie — et tout le monde sait que si elle brûlait si bénévolement toutes les étapes, c'était sans tricherie, sans quiproquos, afin de* se ressembler *au plus vite.*

*Mais je ne veux point séparer cette poésie de celui qui nous la portait et nous la livrait, toute palpitante et toute chaude d'une lutte au cours de laquelle il s'acharnait cruellement à avoir le dernier mot. André Gaillard, dans cette* poésie du dernier mot, *s'exaspérait sans doute, se bandait, se rejetait sans cesse en dehors de toutes les limites possibles ; lui seul avait accès dans ce monde éblouissant de merveilles, lui seul suscitait ces hautes et splendides effusions — mais que devenions-nous, atterrés, éblouis, spectateurs tenus à l'écart d'un drame terrible et déprimant ?*

*Que devenons-nous aujourd'hui, que tout le drame de cette vie est joué ? L'interrogation prend ici un signe qui nous déchire. Ce jeune prophète, ce charmant enchanteur ne nous laisse rien qu'un souvenir d'où sa tendresse immédiate est absente. C'est justement cette absence qui nous donne le vertige. On ne le trouve nulle part dans le moindre de ses messages (même le plus confidentiel, même dans cette* TERRE N'EST A PERSONNE *où, cependant...) et c'est cela, surtout, qui est beau, qui est grand.*

*Cela surtout... Un poète qui a le courage de s'évader ainsi de lui-même, de se confectionner à cet effet un vocabulaire et une idéologie pratiquement réalisable,*

*ce poète-là pourrait bien être une génie — parce que le génie consiste, en somme, à travestir toutes les préoccupations terrestres, à les métamorphoser en autant d'apothéoses durables. Il ne s'agit plus de perdre son temps à des jeux innocents ou pervers. Il s'agit de poser le problème et de le résoudre.*

*André Gaillard a résolu de deux façons le problème : cette œuvre, d'abord, qu'il nous abandonne et derrière laquelle il se dérobe si hâtivement que nous ne le voyons pas ; sa mort, ensuite, qui nous oblige de rompre avec lui les dernières attaches et où nous le retrouvons malgré lui. Malgré lui, parce que la vie lui était indulgente et le contraignait, parfois, à se trahir et à nous duper.*

*Le grand débat est clos. D'un côté, il ne nous reste plus que le souvenir d'un visage et d'une affection exemplaire. Et, de l'autre, ces cris éperdus, ces étranglements, cette tempête, cette apocalypse, ce cœur déchiqueté — toute cette inhumaine transfiguration par laquelle André Gaillard paya sa rançon à la poésie.*

Louis Emié.

## Chroniques

### DE LA MORT VOLONTAIRE

*Jacques Rigaut a donné l'essentiel de lui-même à la vie plutôt qu'à des écrits. De son vivant, il n'a publié en effet, qu'un ou deux articles dans « Littérature ». On a trouvé à sa mort quelques papiers, notes, essais très peu nombreux, dont quelques extraits ont paru dans la N. R. F. et qui vont être réunis en volumes.*

*Son influence a pourtant été assez grande surtout dans le groupe de ses amis. Il est entré vers 1920 dans le mouvement Dada, dont il a été l'un des membres actifs, puis s'en est séparé. Il s'est rendu ensuite en Amérique et n'a pas participé au mouvement surréaliste.*

*Jacques Rigaut dégageait une séduction certaine. Il masquait naturellement son désespoir sous un dandysme (dans le sens que André Breton pourrait donner à ce mot), portait continuellement sur lui un jeu de dés et se plaisait à jouer la plupart de ses décisions. Mais ce n'est là qu'un trait tout extérieur d'une personnalité extrêmement riche et mystérieuse et qui ne peut se laisser comprendre par quelques mots. Son attitude et même sa fin peuvent, dans une certaine mesure, rappeler celles de Jacques Vaché qui n'a laissé, lui, que quelques lettres publiées par les soins d'André Breton également.*

*En 1929, Jacques Rigaut, qui avait été malade, semble à peu près guéri. Le matin même du 5 novembre il donnait encore un coup de téléphone à un de ses amis et avait une conversation sur le ton qui lui était habituel. Il recevait peu de temps après un télégramme d'Amérique dont le contenu pouvait représenter pour lui une contrariété. Un peu plus tard, il se tirait un coup de revolver. Quelques années auparavant alors qu'il habitait encore dans sa famille, il avait pris un revolver, en avait mis le canon dans sa bouche et avait tiré. Le coup n'était pas parti. Il raconte*

*s'être endormi quelques instants après. C'est à ce fait que l'article ci-dessous fait allusion...*

N. D. L. R.

Quel passionnant sujet de méditations qu'un suicide lorsque c'est un esprit merveilleusement lucide qui y a recours. Et tout ce que présente de *contradictoire* la mort de Jacques Rigaut décuple encore l'intérêt que nous y portons. Nous savions que le jeune écrivain avait déjà tenté de se donner la mort. Sa tentative ne réussit pas. « Il va de soi, dit Rigaut lui-même dans la relation qu'il écrivit de son suicide manqué, que je ne songeai pas un seul instant à tirer une seconde balle. Ce qui importait, c'était d'avoir pris la résolution de mourir, et non que je mourusse. »

Déclaration formelle et qui autorisait ses amis à espérer qu'il avait de lui-même obtenu sa grâce. Le coup de revolver du 5 novembre 1929 a apporté le plus cruel démenti à cette déclaration et à ses espérances. Je voudrais proposer la raison ou quelques-unes des raisons qui ont dicté à Rigaut, selon moi, ce « nouveau suicide » ; je dis bien ce nouveau suicide, car sa tentative avortée de 19... n'est avortée que pour le seul spectateur: pour son auteur elle est parfaitement valable puisque... « ce qui importait c'était d'avoir pris la résolution de mourir et non que je mourusse. » Selon M. Jacques-Emile Blanche (voir les Nouvelles Littéraires du 11 janvier 1930) « le mystérieux suicide d'un aïeul venant de lui être révélé, il croyait qu'une fatale hérédité pesait sur lui. » Il m'apparaît cependant que Jacques Rigaut n'eut pas consenti à une fatale hérédité le pouvoir de dicter ses démarches ou alors, s'étant manqué, il eut aussitôt refait le même geste: on ne badine pas avec la fatalité. Esprit sévère, intelligence implacable de Jacques Rigaut, c'est vous sans doute qui avez commandé son acte. Victime de la logique ; j'incline à penser que c'est un syllogisme qui a tué le cruel écrivain.

A moins que...

A moins que, justement, il se soit frappé pour défier la logique, en choisissant pour mourir le moment où il n'avait aucune raison, *ni peut être aucune envie*, de se tuer. « Je pris la décision et en même temps, je me le rappelle très précisément j'articulai la seule raison : « Et puis zut ! » Je me levai et allai chercher l'unique arme de la maison. »

Jacques Rigaut était un garçon fort scrupuleux. Peut être à la réflexion, (réflexion un peu tardive cependant), a-t-il découvert que sa tentative manquée pouvait donner lieu à de malveillants commentaires. Il y a beaucoup de jeunes gens qui promènent leur désespoir dans les bars et nous racontent, entre deux cocktails, une

tentative de suicide qui échoua pour quelque raison péremptoire. Faut-il croire que Rigaut a craint d'être avec eux confondu ? A vrai dire, nul parmi ceux qui l'ont approché ne se fut mépris : un esprit animé d'un tel rigorisme ne se prête pas à certaines fantaisies. Mais où nous prêtons notre confiance, un Rigaut réserve la sienne. Comme cela redoublerait notre tristesse, si nous savions que c'est pour *gagner* la confiance des sceptiques qu'il a *perdu* sa vie !

Cherchons encore.

L'homme qui a appuyé un jour le canon sur sa tempe connaît avec précision sa réaction devant la mort. Il possède une arme nouvelle pour déjouer les tentatives du destin : la possibilité de l'évasion totale. Or il est toujours dangereux de posséder de trop belles armes : à les admirer souvent, il nous vient le désir d'en user, surtout si nous sommes prodigues de nos biens.

Celui-là, d'autre part, qui a approché d'assez près la mort pour pouvoir découvrir son visage, sait que le passage est aisé de la vie au trépas à la faveur du suicide, car le corps, ceinturé par l'esprit, est bousculé dans le néant avant qu'il puisse s'accrocher aux arbres de la rive. D'ailleurs, si la mort est une épreuve pour les meilleurs esprits c'est qu'elle limite leur liberté: elle les saisit à *son heure:* ennemis des lois, ils doivent subir sa loi. Le suicide, au contraire, exalte notre orgueil; ils nous soumet la mort ; vaincue, c'est elle qui obéit à notre ordre. Rigaut, esprit libre, devait trouver un plaisir aigu à imposer au trépas sa volonté.

... A moins que, justement il se soit frappé pour défier la logique. Cette hypothèse, plusieurs textes de l'écrivain, la rendent fort plausible. « Il n'y a pas de raisons de vivre, mais il n'y a pas non plus de raisons de mourir. La seule façon qui nous soit laissée de témoigner notre dédain de la vie c'est de l'accepter. » Il ne semble pas éprouver, à ce moment la nostalgie de la mort : tout au moins lui impose-t-il rudement silence. Quel crédit devons-nous accorder à ces paroles ? Et si elles n'étaient que prétextes laborieusement établis par un esprit qui veut se persuader de vivre ? Mais on ne voit pas pourquoi Jacques Rigaut eut nagé contre le courant qui l'emportait à sa perte. Nous voici au cœur des contradictions qui projettent une ombre tenace sur cette fin tragique.

Nous éprouvons une étrange dilection à agir à *contre-sens*, je veux dire à accomplir un acte que nous n'avons aucune raison d'accomplir ou, mieux encore, que toutes sortes de raisons nous dissuadent d'accomplir. Pareil comportement est dicté sans doute par un article du credo dada mais aussi et surtout par certaines exigences de l'esprit (je ne crois pas que Rigaut ait été homme

à accepter un dogme, fut-il dada). Il est une manifestation de notre liberté qui ne veut pas subir la loi logique : forme de révolte la plus élevée. On peut supposer dès lors que des déclarations semblables à celles que nous venons de citer n'ont d'autre but que de rendre plus éclatant le *deni de logique*. Songeons ici aux rêves d'avenir de Jacques Vaché (1)... ce départ pour une lointaine Amérique, la vie héroïque dans un ranch et soudain sa mort, suicide-accident comme dit Rigaut, dans une chambre d'hôtel : tout les unit, ces deux esprits ; jusqu'à cette commune manière de « préparer » leur mort.

Restent les raisons « historiques », je veux parler des motifs de suicide que Rigaut pouvait tirer de sa situation, à un moment donné. On dira peut-être qu'écrivain dada il ne savait où se prendre depuis que dada n'est plus. Il n'a guère eu, en effet, d'activité surréaliste. A quoi dédiait-il sa vie, ces temps derniers ? Ses baroques (2) plaisirs de collectionneur n'étaient qu'un jeu, une forme de son dandysme. Faut-il croire qu'il se soit senti *perdu* ? Perdu, si nous prenons le mot dans son absolu, nous le sommes tous certainement. Son esprit, sa lucide, sa dure intelligence lui restaient ; sa vie gardait un aliment : pur comme la glace, mais le feu brûlant sous la glace.

Je n'ai pas à résoudre d'énigme : je ne donne pas la *raison* du suicide de Jacques Rigaut. Je propose seulement quelques-unes des raisons qui ont pu décider son destin.

Que le lecteur choisisse ou ne choisisse pas.

Victor CRASTRE.

UN CENTENAIRE

## BENJAMIN CONSTANT OU L'INDIVIDUALISTE

Nul ne fut plus faible, plus indécis, plus fantasque dans la conduite de sa vie. Nul ne fut plus ferme dans ses écrits ni plus rigoureux dans sa doctrine. Ce contraste est frappant, plus qu'il n'est exceptionnel, l'homme qui se juge cherchant toujours plus ou moins à compenser le désordre de ses actes par la discipline de sa pensée.

Benjamin Constant est aussi attachant par ce qu'il fut que par ce qu'il eût voulu devenir et on ne le saisit que dans l'ensemble complexe de son extraordinaire personnalité.

---

(1) Je ne puis citer ses phrases : je n'ai pas ici les admirables lettres de Jacques Vaché.

(2) Que l'on ne voie aucune ironie dans l'emploi de ce mot.

*
* *

Benjamin Constant de Rebecque naquit en 1767 à Lausanne d'une famille de protestants français qui avaient émigré un siècle et demi auparavant. Sa mère mourut en lui donnant le jour. Ainsi se dégagent déjà les influences qui imprimèrent à sa formation une empreinte profonde. Français d'origine, et Français expatrié, il ne cessa de penser en Français, mais libéré de tout particularisme et, Suisse de naissance, d'observer l'Allemagne avec une clairvoyance souvent sympathique. A chaque page de son *Journal* se trahit le conflit dont son esprit fut constamment l'enjeu. Au gré de ses lectures, de ses conversations, de ses rencontres il critique avec sévérité ou avec ironie les ouvrages et les propos des Français, il leur oppose volontiers ceux des Allemands, mais aussi, en maints autres passages, avec quelle verve il souligne la lourdeur de ceux-ci et la monotonie écrasante de la vie à Brunswick ou à Göttingue. La France lui a ouvert ses portes, lui a rendu sa qualité de citoyen, en a fait un Tribun, puis, plus tard, un député, voire même un Président du Conseil d'Etat. Bien plus, elle a livré à sa pensée et à son talent le vaste champ des observations politiques auxquelles un temps riche en événements et des révolutions successives offraient un aliment exceptionnel. C'est en France qu'il a donné sa mesure et connu les heures les plus vibrantes de sa vie, mais, aussi, c'est d'elle que, brisé par les peines et torturé par ses faiblesses, il s'éloignait à la recherche d'un repos inaccessible vers les bords du Léman où d'autres soucis l'attendaient, ou vers l'Allemagne encore qui ne l'apaisait point.

De Lausanne enfin, où se recueille des quatre coins de l'horizon l'essence de la pensée de l'Europe, épurée et comme dépouillée de ce que chaque nationalité y mêle des passions, il apprit à assouplir la critique de son jugement et à enrichir sa documentation.

A toutes ces influences positives, qui, à des degrés divers imprimèrent un sens particulier à la destinée de Benjamin Constant s'en ajoute une autre, négative. Il n'eut pas de mère. Il ne subit pas l'éducation familiale si nuancée et si intellectuelle qu'une femme de l'aristocratie suisse eût sans doute heureusement dirigée en cette fin du XVIII^e^ siècle. Tout au contraire, confié par son père, colonel dans un régiment suisse au service de la Hollande, à des précepteurs successifs qui ne brillèrent, pour la plupart, ni par le savoir ni par la moralité, il fut lancé sur les chemins de l'Europe et dans la vie à un âge où l'enfant a le plus vif besoin d'être protégé.

Autodidacte dans sa culture, spontané dans les réactions de

son esprit et de son cœur, impulsif et san volonté, il semble qu'il souffrit toute sa vie du défaut d'une discipline primitive. Et c'est ainsi qu'ayant vécu la Révolution, approché Bonaparte pour être ensuite brutalement écarté, applaudi au retour des Bourbons pour donner, quelques mois après, aux Cent-Jours une Constitution, siégé à la Chambre sous Louis XVIII et sous Charles X pour saluer en Louis-Philippe la dernière incarnation de son idéal, il laisse une œuvre politique dans laquelle il semble, par tant de fermeté et de rigueur dans la dialectique, avoir pris sa revanche des expériences heurtées et contradictoires qui lui furent imposées par les événements.

C'est ainsi également que, toute sa vie, depuis la dix-huitième année, il fut poursuivi, en dépit de son scepticisme, de sa passion du jeu et de ses innombrables inconséquences féminines par l'évolution, l'histoire et le sens du problème religieux.

Malgré tous ces contrastes et grâce à eux, peut-être, la psychologie de Benjamin Constant ne laisse pas d'être une. A travers les orages d'une vie tourmentée, il se chercha, souvent avec désespoir, parfois aussi avec enthousiasme, d'une curiosité ardente et jamais assouvie. Il se dédoublait et son double, constamment replié sur soi-même, vivait une vie intérieure intense.

Dans l'ordre politique, il proclama d'une voix éloquente et persuasive les droits imprescriptibles de l'individu. Sans doute est-il permis de voir dans ce désir de ne rien aliéner de notre liberté la faculté d'en faire, à l'occasion, mauvais usage. Plutôt que cette licence vulgaire, nous pensons que Benjamin Constant exaltait dans le respect de l'individu l'éminente dignité de la liberté intérieure qui s'irrite aussi bien de l'entrave des mœurs que de celle des lois.

N'est-ce pas, à propos de lui que Maurice Barrès a écrit : « La dignité des hommes de notre sorte est attachée exclusivement à certains frissons, que le monde ne connait ni ne peut voir et qu'il nous faut multiplier en nous. »

Tandis qu'Emile Faguet, plus brutalement, disait: « Son individualisme était la revanche de ses faiblesses. »

*
* *

Ce que fut la vie de Benjamin Constant, nous ne le rappellerons pas ici. Soit qu'on lise son *Cahier Rouge* ou son *Journal intime*, soit qu'on s'adresse à ses biographes, même à ceux qui s'efforcèrent de jeter sur ses aventures le voile le plus respectueux et d'excuser jusqu'à ses moins pardonnables faiblesses, une impression dominante se dégage. Son existence fut un tissu d'inconséquences. A 37 ans, voici comment il la résume :

« C'est aujourd'hui, 3 octobre, que je suis né. il y a de cela trente-sept ans. La meilleure partie de ma vie s'est écoulée. En supposant que la nature me soit favorable, je n'ai plus à parcourir sans infirmités que la moitié du temps que j'ai vécu. Ma vie ne m'a laissé que des souvenirs assez confus. Je ne m'intéresse guère plus à moi qu'aux autres. Je sais que jusqu'à l'âge de quatorze ans, objet d'une grande affection de mon père, traité assez sévèrement d'une part, mais excité de l'autre à la vanité la plus exaltée, j'ai vécu remplissant tout ce qui m'entourait d'admiration pour mes facultés précoces et de défiance pour mon caractère violent, querelleur et malin Je n'avais plus de mère. On m'a cru méchant, je n'étais que plein d'amour-propre. De quatorze à seize ans j'ai été dans une université d'Allemagne beaucoup trop livré à moi-même, ayant de grands succès qui me faisaient tourner la tête, puis faisant d'énormes sottises. De seize à dix-huit ans, j'étudiai à Edimbourg et j'y pris pour la première fois le goût réel de l'étude qu'on avait cherché à m'inspirer jusqu'alors. Mais après un an de vie réglée et passablement heureuse, je me livrai à la passion du jeu et je vécus d'une manière très agitée et, je dirai, misérable. J'allai ensuite passer à Paris quelques mois abandonné à ma propre sagesse, ce qui réussit assez mal. De dix-huit ans à vingt ans je fus toujours amoureux, quelquefois aimé, souvent maladroit et me livrant à des violences théâtrales qui devaient bien amuser ceux qui avaient du plaisir à me critiquer. Je retournai alors une seconde fois à Paris où je connus ce que la jeunesse peut suggérer de folies, avec les tentations qu'offre Paris. Cependant, je vivais en même temps dans la société des gens de lettres et je me distinguais assez. Je partis ensuite pour l'Angleterre. Ce fut alors que je goûtai pour la première fois l'inexprimable bonheur de la solitude. De vingt à vingt-deux ans je vécus en Allemagne, menant une vie ennuyeuse mais sans malheur réel, perdant mon temps et mes facultés, et sans une révolution dans ma vie je me serais certainement hébété tout doucement. A vingt-sept ans je fus divorcé d'un premier mariage fait en Allemagne. A vingt-sept ans je commençai un attachement qui devait durer dix ans, puis vinrent les passions politiques. Aujourd'hui je crois être arrivé à une nouvelle époque, car tout ce que je désire, c'est le repos. L'obtiendrai-je ? »

Il ne l'obtint pas et quelques années plus tard écrivait encore :

« Quelle bizarre manie d'indépendance et d'isolement a dominé ma vie, et par quelle faiblesse plus bizarre suis-je encore maintenant l'homme le plus dépendant qui existe ! Il faut aller jusqu'à la fin de cette vie que j'ai menée si follement... »

A vrai dire, sa liaison avec Mme de Staël, fut à la fois la

grande épreuve et le grand ferment de sa vie. Sans elle, sans le milieu dans lequel il vécut pour elle et grâce à elle, il se fût peut-être attaché à ses études de philosophie et d'histoire religieuse, mais il n'eût pas pris parti avec autant de passion contre Napoléon et certainement n'eût pas donné à ses opinions la forme didactique et éloquente sous laquelle nous les connaissons aujourd'hui.

Si on entre dans le détail de sa singulière carrière, les évènements privés et les actes publics sont inséparables et si étroitement mêlés que l'on ne sait jamais exactement dans quelle mesure les raisons du cœur ont influencé celles de l'esprit. L'ambition et l'amour, avec des fortunes diverses, sont à l'origine de la plupart de ses actions. Mme de Staël le dresse contre l'Empire. Mme Récamier le rallie aux Bourbons et lui inspire l'article fameux du « Journal des Débats », paru le 3 Mars 1815, au début des Cent-Jours : « Je n'irai pas, misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à l'autre, couvrir l'infâmie par le sophisme... » Un mois après, il répond à l'invitation de Napoléon et rédige l'*Acte additionnel.*

On allèguerait justement pour sa défense que vivant, sauf au début et à la fin de sa carrière, en marge des institutions qui gouvernaient la France, il ne put donner toute sa mesure. Il est vrai également qu'il ne prit une part active à la politique qu'aux époques les plus troublées, où tout au moins aux époques de transition, jusqu'au jour où la Restauration lui permit de siéger à la Chambre et d'y exprimer à la tribune sa doctrine.

Aussi bien celle-ci fut-elle infiniment moins variable qu'une vue trop superficielle de ses manifestations tendrait le faire croire. Encore une fois, on ne peut le juger à ce point de vue qu'en analysant bien moins les influences qu'il subit que la diversité des événements qu'il traversa.

Enfin, il n'est que juste de reconnaître qu'un esprit aussi cultivé et une intelligence aussi pénétrante, appelés à apprécier les hommes et les faits d'un poste d'observation écarté ne pouvaient les considérer à travers tant de secousses politiques sans quelque scepticisme et devaient assurément imprimer à toute doctrine, si ferme fût-elle en son principe, les retouches successives de l'expérience.

Ce qui donne à la psychologie de Benjamin Constant son caractère, c'est précisément l'acuité de l'esprit critique. Son scepticisme eut, sans doute, des conséquences fâcheuses sur la conduite de sa vie, mais il donne son plein relief aux conclusions politiques et sociales qu'il tira des évènements. On ne comprend son individualisme et son libéralisme qu'à la lumière de ce scepticisme profond et nuancé.

Il le manifesta, au gré des circonstances, sous toutes les formes: morale, religieuse, politique. Cet homme qui était tenu par ses contemporains pour un jouisseur confiait à son journal les remarques les plus fines, et parfois aussi les plus amères, car il n'était point de ceux pour qui le doute est un mol oreiller ni le scepticisme l'expression de l'impassibilité du cœur.

S'il fallait de ce trait essentiel de son esprit, qu'il appliqua à tous les objets dont son attention fut retenue, donner un témoigange en quelque sorte symbolique, n'est-ce pas dans ces quelques lignes qu'il le faudrait trouver : « Il en est de la raison infaillible du genre humain comme de la souveraineté illimitée du peuple. Les uns ont cru qu'il devait y avoir quelque part une raison infaillible ;... les autres qu'il devait y subir une souveraineté illimitée. De là, dans un cas, l'intolérance et toutes les horreurs des persécutions religieuses ; dans l'autre, les lois tyranniques et tous les excès des fureurs populaires. Au nom de la raison infaillible, on a livré les chrétiens aux bêtes et au nom de la souveraineté illimitée, on a dressé les échafauds. » Et ailleurs: « ,,,une question intéressante : la création ou la non-création du monde. Suivant la décision prise sur cette question, la marche du genre humain paraîtrait diamétralement inverse. S'il fut créé : détérioration. S'il ne le fut pas : amélioration ».

On conçoit qu'il ait pu dire de Paulus que ce théologien protestant appartenait à la classe qu'il « aime et respecte, travaillant à repousser toute religion positive et toute croyance imposée. »

De telles réflexions chez un mémorialiste ou un psychologue superficiel n'auraient point le caractère essentiel qu'elles prennent sous la plume d'un homme qui consacra sa vie spirituelle à l'étude du problème religieux. Si, d'autre part, on les rapproche de ce que nous savons de sa vie sentimentale et de sa vie publique, on comprend que chez lui scepticisme et pessimisme se soient toujours intimement mêlés, avec une pointe de tristesse ou parfois même d'humour sarcastique

« L'homme actif rencontre au dehors des résistances et se fait des dieux ; l'homme contemplatif éprouve au dedans un besoin vague et se fait un Dieu ». Ce Dieu, s'il se « le fit » jamais, ne lui donna point d'apaisement. « Heureux qui se replie sur lui-même, qui ne demande point de bonheur, qui vit avec sa pensée et attend la mort sans s'épuiser en vaines tentatives pour adoucir ou embellir sa vie ! » En se repliant sur lui-même, il trouva en effet son Dieu, — lui-même — mais sans élan et sans foi, car il était seul dans le temple et de ceux dont Schlegel estime que «les hommes ont besoin d'être réunis pour croire. »

Sa méditation ne l'incitait qu'à l'amertume et non point à la

prière, à cette prière dont la vue, mais la vue seule, éveillait en lui tant d'émotion.

Entraîné par ses passions, aussi clairvoyant sur lui-même que sur autrui, parcourant l'Europe à la poursuite d'impossibles bonheurs, goûtant à peine, après les avoir escomptées pendant des mois, quelques semaines de solitude laborieuse, fils tour à tour révolté et attendri, amant alternativement fougueux et lassé jusqu'à l'écœurement, mari intermittent, que n'a-t-il subi ? Aux heurts du chemin, il se meurtrissait sans cesser de s'analyser. Un cri d'âpre mélancolie lui échappe parfois: « Que la sensibilité pour les malheurs qui ne sont pas personnels est d'une mince épaisseur ! » ou encore « Pourquoi la malveillance me fait-elle tant de peine et la bienveillance si peu de plaisir? » — « Etrange organisation de la Société dont l'équilibre se rétablit par le désordre et où les lois de la nature ont pour exécutrices la fraude et la corruption ».

Il sentait bien que ce qui manquait à sa vie, c'était « une route tracée » et il se sentait incapable de la tracer lui-même. « C'est la volonté seule qui me manque pour être heureux... »

Comme à tous les faibles, il lui échappait des sursauts de révolte :

« La faiblesse a la ressource de mépriser les hommes qui l'insultent », disait-il, ou, plus tristement: « Il n'y a que les pressentiments fâcheux qui se vérifient... » « On se sent impatient de traverser la vie au plus vite pour échapper aux hommes. »

Car — et c'est là la conséquence à peu près inévitable de la faiblesse du caractère et du scepticisme quand l'un et l'autre se rejoignent — il méprisait assez fortement ses contemporains. « Pour avoir raison contre quelqu'un et être approuvé, il faut être dur, ou être injuste, ou être un sot » dit-il et il développe sa pensée : « Quand on est dur, on profite de tous ses avantages sans être ému par la douleur des autres. Quand on est injuste, on accueille les exagérations des ennemis de son adversaire, qui accourent à notre secours, avec bien plus de zèle que nos propres amis. Quand on est sot, on a tous les sots pour soi et ils sont légion. »

Cela n'est peut-être qu'une boutade, mais une boutade qu'on ne rédige pas de sang-froid sans l'avoir méditée et qu'on n'a pas méditée sans en avoir puisé la substance dans le commerce de ses semblables.

Sous le philosophe désabusé perce volontiers l'homme du monde sarcastique qui ne se faisait guère plus d'illusions sur l'amitié que sur l'amour. Le trait suivant est plein d'humour contenu.

« J'écrivais dans une société d'*Amis intimes;* or, chacun d'eux m'engageait à me moquer du reste de la société; j'avais dix-huit ans, je trouvais charmant d'avoir des succès par mes plaisanteries ; d'ailleurs je ne faisais que *rédiger mieux* ce qu'ils me disaient les uns des autres. Je *traduisais l'Amitié*. Ils l'ont prise pour de la haine. »

Une gravure du début du siècle dernier, assez médiocre, mais amusante, s'intitule : « *Autour de Madame Récamier* ». Autour d'elle, en effet, qui est bien le centre charmant de la réunion, sont groupés Chateaubriand, Ampère, Charles Nodier et aussi Madame de Staël, Madame Ancelot et Sophie Gay. A quelque distance du groupe, assis sur un fauteuil, Benjamin Constant incline son fin visage orné de cheveux longs et grisonnants ; il ne prend pas part à l'entretien, mais il se penche pour n'en rien perdre. Comment, devant ce tableau, cependant si simple, ne pas évoquer les lignes que, sans doute, il écrivit au retour d'une soirée comme celle-ci : « Ce qu'on appelle des femmes d'esprit, c'est du mouvement sans but. C'est tout à fait une création sociale et par conséquent artificielle. Tant qu'il y a un peu de figure, cela va ! Un petit intérêt physique soutient et fait pardonner l'agitation inutile et sans résultat de leur être moral. »

Ainsi raillait celui qui aima tant de femmes spirituelles et en fut aimé, mais qui savait aussi se taire : « Soumettons-nous et dissimulons, disait-il, c'est l'art du faible. »

*
* *

Il est fort suggestif de rapprocher du Benjamin Constant moraliste le Benjamin Constant politique

A ce point de vue, Benjamin Constant incarne, dit-on, le libéralisme. Telle est, du moins, la formule usuelle. Elle est insuffisante.

Le libéralisme a été depuis la Révolution et à maintes reprises, tantôt un parti de gouvernement, tantôt un parti d'opposition, ce qui est tout un. Mais la notion de « parti » implique une idée constructive, un programme, une discipline. — Or, Benjamin Constant par tempérament ne pouvait être et ne fut jamais l'homme d'un parti. Le libéralisme comporte bien, dans son sens originel, un ensemble de principes politiques assez précis, mais le temps et les circonstances ont tôt fait d'altérer les plus rigoureux principes et d'en fausser la signification. On peut imaginer un parti autoritaire, libéral dans l'opposition, et un parti libéral, autoritaire dans l'exercice du pouvoir.

Le libéralisme de Benjamin Constant au contraire est intégral,

il est absolu ; il est certainement plus négatif que positif Tel qu'il l'a exprimé, il abonde en formules heureuses, suggestives et fécondes, mais on ne peut le juger qu'en fonction d'un homme et dans la mesure où on tient compte des expériences et des aspirations de cet homme. Bref, le libéralisme de Benjamin Constant est avant tout un individualisme.

*

* *

Pour apprécier les idées politiques de Benjamin Constant, il faut avoir présentes à l'esprit quelques notions essentielles. Benjamin Constant connut tout jeune les excès de la Révolution. Homme fait, il put en mesurer de bien près les conséquences. A peine avait-il eu le temps de méditer ces enseignements récents que Bonaparte, en atteignant son amie la plus chère, lui ouvrait brutalement les yeux sur les dangers du despotisme. La Restauration, en substituant à l'autoritarisme napoléonien le sectarisme de la terreur blanche, donnait à son goût de liberté de nouveaux motifs d'indignation. Six mois s'étaient à peine écoulés, après la révolution de 1830, qu'il mourait sans avoir eu le temps de juger l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour la France.

Ainsi vécut insatisfait l'homme qui, dans sa jeunesse, se déclarait républicain, mais non pas sans scepticisme. Une page célèbre et souvent citée éclaire toute sa psychologie politique, elle traduit son état d'esprit au lendemain du 9 Thermidor (il avait 27 ans) :

... « ma naïveté républicaine se trouvait fort embarrassée. Quand je causais avec le parti républicain qui était victorieux, je l'entendais dire qu'il fallait couper la tête aux anarchistes et fusiller les émigrés, à peu près sans jugement. Quand je me rapprochais du petit nombre de terroristes déguisés qui avaient survécu, j'entendais dire qu'il fallait exterminer le nouveau gouvernement, les émigrés et les étrangers ; quand je me laissais séduire par les opinions modérées et doucereuses des écrivains qui prêchaient le retour à la morale et à la justice, on m'insinuait à la deuxième phrase que la France ne pouvait se passer d'un roi, chose qui me choquait singulièrement. Je ne savais donc trop que faire de mon enthousiasme pour la République. »

*

* *

On s'explique ainsi que le libéralisme de Benjamin Constant se tienne à distance égale, et prudemment, entre le Gouvernement d'un seul et le gouvernement de tous, entre la monarchie et la démocratie.

Mieux que quiconque, il fut placé pour observer les excès de l'une et de l'autre et pour estimer comment, au cours de l'histoire, les excès de l'une engendrent, par réaction, les excès de l'autre. « Les attentats les plus monstrueux du despotisme d'un seul, dit-il, furent souvent dus à la doctrine de la puissance sans bornes de tous. »

A l'aube du XIX$^{e}$ siècle où devait naître et s'épanouir le principe démocratique, Benjamin Constant formula les remarques les plus judicieuses sur cette forme de gouvernement. On les relit avec un intérêt extrême après un siècle et plus d'expérience.

« Le gouvernement populaire, disait-il, n'est qu'une tyrannie convulsive ». On sait quels évènements inspirèrent une déclaration aussi catégorique. Il s'explique, d'ailleurs, dans ses écrits et dans ses discours avec une logique implacable qui poursuit dans toutes ses modalités la forme de gouvernement démocratique. La loi limite, en principe, le pouvoir exécutif, mais si aucune borne ne se dresse pour limiter la faculté de légiférer? «Si l'on ne déclare pas qu'il est des objets sur lesquels le législateur n'a pas le droit de faire une loi », on se garde d'un despotisme pour tomber dans un autre.

Il en est de même de la division des pouvoirs : « Vous avez beau diviser les pouvoirs: si la somme totale du pouvoir est illimitée, les pouvoirs divisés n'ont qu'à former une coalition et le despotisme est sans remède. » Cette coalition éventuelle des pouvoirs divisés, elle ne naît pas de volontés concertées. Elle est la conséquence inévitable d'une formule démocratique que Benjamin Constant n'a pas eu le loisir d'observer mais qui s'est développée après sa mort, et dont il eut certainement l'intuition quand il parla de « l'horrible route de l'omnipotence parlementaire ».

Cette omnipotence se traduit de nos jours par un ensemble de déviations de l'idée démocratique qui aboutissent fatalement à la coalition des pouvoirs primitivement divisés.

Le législatif ne connaît aucune borne à sa faculté de légiférer, il contrôle et sanctionne l'exécutif qui n'est responsable que devant lui; par l'intermédiaire de l'exécutif ainsi en tutelle, il nomme et révoque les agents du judiciaire ou leur fournit, au gré des circonstances, des lois d'exception. Quelle garantie Benjamin Constant trouverait-il, en tout ceci, contre la tyrannie en faveur de l'individu ?

Car, la base de son libéralisme, c'est l'individu, l'individu seul qu'il exalte et défend : « Par liberté, j'entends le triomphe de l'individualité tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité ».

Il définit ainsi les droits du citoyen : « la liberté individuelle, la liberté religieuse, la liberté d'opinion, dans laquelle est comprise sa publicité, la jouissance de la propriété, la garantie contre tout arbitraire ».

Certes, ce programme est celui de toutes les démocraties. Il ne vaut que par l'application qu'on en fait. Benjamin Constant le prive de son seul moyen de réalisation — le plus dangereux, il est vrai — en discutant la souveraineté de la loi.

Sa doctrine repose sur le conflit entre l'individu et la loi, puisqu'il place la liberté au-dessus de la loi et combat comme légitimant le pire despotisme la formule de Montesquieu : « La liberté est le droit de faire ce que la loi ne défend pas. » Il est bien évident que puisque la loi peut « défendre » et qu'elle peut tout défendre, la liberté ainsi comprise n'est qu'illusion. Mais comprise à la manière de Benjamin Constant, elle est peut-être l'anarchie... « Un libéral systématique, dit Emile Faguet, est un anarchiste qui n'a pas tout le courage de son opinion; un anarchiste qui est un libéral intransigeant ».

L'individualisme de Benjamin Constant s'exprime, à cet égard, dans une formule saisissante : « Il y a une partie de la personne humaine qui de nécessité reste individuelle et indépendante... Quand elle franchit cette ligne, la société est usurpatrice, la majorité est factieuse... Lorsque l'autorité commet de pareils actes, il importe peu de quelle source elle se dit émanée, qu'elle se nomme individu ou nation. *Elle serait la nation entière, moins le citoyen qu'elle opprime, qu'elle ne serait plus légitime.* »

Laissons à d'autres le soin de débattre ce qu'une telle conception des droits du citoyen laisse aux droits de l'Etat. Ne cherchons pas à connaître si même les droits de l'Etat ne sont pas essentiellement variables suivant les circonstances et si, par conséquent, la frontière tout illusoire qui les sépare des droits du citoyen, n'est pas sujette à se déplacer sans cesse. Bornons-nous à méditer la leçon qui se dégage, à notre époque, d'une semblable controverse. Benjamin Constant est sans doute le seul écrivain politique du XIX<sup>e</sup> siècle qui ait, par anticipation, mesuré la courbe de l'idée démocratique. L'évolution lui a donné raison. Libéré par la Révolution, l'individu a abdiqué sa souveraineté sous l'influence d'un principe et sous la pression des événements. La souveraineté du peuple a forgé des chaînes nouvelles ; elle a glissé dans des excès dont le « despotisme » l'a sauvée momentanément pour se rendre ensuite intolérable; elle a modifié sa forme et donné le souffle à des vocables que Benjamin Constant n'a pas connus, mais qu'il a devinés : Etatisme, Syndicalisme, Fascisme...

L'exaltation de la personne humaine n'a rien changé à son infirmité.

*

* *

Et c'est pourquoi une doctrine comme celle de Benjamin Constant reste intéressante bien plus par l'homme qui la formula que par la formule elle-même.

En politique, Benjamin Constant s'explique par sa psychologie propre. On le retrouve tout semblable à soi-même dans sa vie intérieure et dans sa profession de foi politique.

Individualiste, il le fut dans toute la force du terme, sous tous les aspects de son intelligence et de sa sensibilité. Le jeu de sa pensée, l'objet de ses travaux, les élans contrariés de son cœur, les alternatives de sa volonté hésitante, il prétend les défendre de toute entrave extérieure. Cette liberté intérieure qu'il eut tant de peine à sauvegarder dans sa vie privée, il en fait un symbole ; il la transpose de l'ordre psychologique et moral dans l'ordre social; il l'analyse, l'exalte et lui élève des autels. Prisonnier jusqu'à sa mort de ses faiblesses et de ses passions, il trouve sa revanche dans l'idéalisme politique le plus intransigeant qui soit en faveur d'un individualisme exaspéré. Il adresse au despotisme du monarque ou au despotisme du peuple, à la souveraineté de la loi ou à celle du tyran le réquisitoire d'une intelligence inquiète et d'une ombrageuse sensibilité.

Mais c'est le propre des hommes de sa valeur d'imprimer le caractère de l'universalité à des méditations solitaires et de donner aux fruits de leur expérience le prix d'un enseignement.

Claude LAFORÊT.

Septembre-Octobre 1930.

## *POESIE*

« RALENTIR TRAVAUX », par *André Breton*, *René Char*, *Paul Eluard*, (Editions surréalistes).

Chantiers une fois de plus. Quelques grandes flammes non pas fumeuses et tourmentées mais d'une netteté de glaives. Trois poètes poussent la tranchée, sapent ce monde réel qui doit faire place au monde de l'homme.

Le grand mérite des écrivains surréalistes aura été de ramener l'attention sur le problème de l'expression. Le drame n'est pas ailleurs. Il ne s'est plus agi avec eux de faire mouche à l'aide des mots sur ces cibles interchangeables qui ont nom idées générales et thèmes éternels. Seule la voix dans le désert. Tandis que Bre-

ton et Char proclament une fois encore que le sens des mots est fonction des personnes qui les emploient et que le langage quoique nécessaire et gratuit n'en demeure pas moins une trahison, Eluard après ces désolantes constatations dit toujours sa foi dans « la formation régulière d'un monde supérieur à celui où l'oubli est utile à la conservation prudente de l'individu » et répète le conseil « Donnez à la spontanéité sa valeur pure ». C'est qu'Eluard est en un sens optimiste, non pas de l'optimisme des aveugles mais de cet optimisme cruel et clairvoyant qui préside à la révolte.

Les poèmes de ce livre sont signés des trois auteurs. Nous ne voulons pas savoir s'ils furent écrits en collaboration ou séparément ce qui est plus probable. Les habiles se divertiront sans doute à distinguer les manières. Le thème, en est-il d'autre depuis que les climats ont remplacé les idées demeure celui de l'amour, prête-nom de la connaissance :

> C'est toujours cette tête
> Les lèvres délicieusement entr'ouvertes
> De ce côté du mur
> Et de l'autre côté peut-être au bout d'une pique.

N'est-ce point là le plus troublant visage de la poésie ?

Léon-Gabriel GROS.

« LA CRÉATION DU MONDE », par *André de Richaud* (Grasset).

J'ai connu André de Richaud par des nuits où toutes les fontaines d'Aix étaient des violons, par des matinées de printemps où l'anis débordant de nos verres jetait par l'entremise des platanes une verte lumière sur les jardins du silence aimés d'Emile Sicard ; de grands frissons de soleil faisaient onduler les collines, irisaient dans un crissement de cigales toute l'harmonieuse ordonnance instaurée par Cézanne. D'autres soirs de glaces et de plumes, au creux du Vieux-Port les mâts en bataille étaient autant d'insectes antennes vers le ciel. Richaud parlait du Comtat, de St Gens, de la poésie. Sec comme les coups de trique du mistral il battait les fourrés, débusquait vite rejoint d'une foulée de ses longues jambes quelque étrange poème aux yeux sauvages, aux frêles pattes, au cœur de biche sous un pelage de mots soyeux mêlés de souples herbes, givrés de rosée. A le voir si léger, heureux de vivre dans toutes les lumières celles des villes comme

celles du ciel on ne savait pas qu'une voix obscure battait en lui, déferlait rageuse, le courbant quelquefois sur les bienheureux travaux forcés de l'expression. Au cœur des houles et des marées et puis un beau jour frangés d'écumes, bordés des mille prunelles clignotantes de l'écume les mots avec lesquels il jouerait, beaux coquillages vernis hantés des murmures de la mer.

Richaud à la poursuite de tous les mystères rencontra un soir d'été dans un café d'Avignon ou de Carpentras un paysan ivre qui entreprit de lui révéler « le grand secret », celui de la naissance du monde. « Au début il n'y avait pas Avignon, ni le Rhône, ni le Ventoux ; ni même la France ni l'Amérique et ces grands imbéciles ne s'étaient pas encore mis dans la tête que la terre est ronde parce qu'il n'y avait encore ni tête ni terre ». Comment redire cette histoire où un imagisme étourdissant fait tourner tous ses miroirs ? Le réveil de Dieu au sein du « Grand Extra », d'un dieu encore jeune, la lumière, la naissance du vent, du jour, de la nuit, le moissonneur divin fauchant des gerbes de clarté pour en faire le soleil, puis sa danse de dix siècles. Mythologie aussi fraîche que celle des premiers peuples où l'ampleur des cosmogonies indhoues se pare de toute la naïveté des légendes du terroir. Jonglant avec toutes les croyances et d'hérésie en hérésie l'interlocuteur de Richaud raconte le début de l'ère humaine : Dieu devenu inutile du jour où les êtres créés connaissent l'amour, monte sur le bûcher dressé par Adam. Autant d'actualités éternelles, visuelles et sonores, que projette pour le plaisir des yeux l'imagination de Richaud.

Dans une génération qui malgré les allégations contraires de quelques pédants me semble pécher par trop de vaine érudition, d'analyse sincère mais souvent stérile, une œuvre comme cette « Création », malgré quelques jeux faciles où l'imagination bat plus la campagne que les étoiles, constitue un grand effort de synthèse. Sans doute aimerait-on moins d'habileté ou de gaucherie voulue mais il y a pour racheter cela tant de feuilles, d'insectes, d'oiseaux et il faut bien le dire de simple grandeur que la séduction opère. Enluminures, soutiendront des esprits chagrins. Je veux bien, mais Richaud ne serait-il pas avant tout imagier de santons ?

Léon-Gabriel GROS.

LA VIE DE HAROUN-AL-RASCHID, par *Gabriel Audisio* (N. R. F.)

Ecrire une vie de Haroun-al-Rachid, le Calife des Mille et une nuits, apparaît comme une gageure singulièrement audacieuse. La légende est semblable à ces jardins enchantés des contes, dont

il est difficile de découvrir l'accès, et tout à fait impossible de découvrir la sortie : ceux qu'elle a une fois accueillis, elle répugne à les restituer à l'histoire. On s'effare comme à l'idée d'un sacrilège en songeant qu'il faudra parsemer de dates ce qui semblait hors du temps, rayer le surnaturel pour retrouver l'humain, donner un corps à ce qui n'était plus qu'un jeu de lumière, une subtile irisation... Il y fallait une main légère, un esprit tourné vers les sortilèges de l'orient, mais assez lucide, assez indépendant pour échapper à leurs pièges. Un poète et un érudit : Gabriel Audisio. — A dire vrai, la formule des vies romancées, si contestable suivant le sujet traité, apparaît ici comme la forme de transition rêvée pour ce chemin à rebours de la légende vers l'histoire. Audisio ne fait aucune difficulté pour le reconnaître : « Entre ces deux extrêmes, dit-il, entre la momie des documents et l'image d'Epinal, il y avait place pour l'évocation vivante, en chair et en os, d'un homme qui a vécu, joui, souffert et péri comme les autres hommes, qui symbolise une grande époque de civilisation et qui, par là, n'est pas indigne du nom qu'il a laissé dans la mémoire des peuples. »

Evocation, réalité humaine retrouvée, par delà le temps, édifiée sur les linéaments *senza rigore* des faits historiques, rendue à la vie par une sensibilité de poète... Si, quelque jour, l'érudition future comble les lacunes de l'histoire, nous donnera-t-elle du grand Abbasside une image plus vivante, plus humainement vraie ? La logique du savant vaut-elle l'intuition du poète ? — Et quelle large fresque ! Voici la chevauchée sarrazine, entreprise à la mort du prophète, roulant vers l'Occident jusqu'à l'Océan, au Nord jusqu'aux champs de Poitiers interdits par le « martel » de Karlé, submergeant vers l'orient l'Empire des Chosroès, battant comme une houle impatiente la digue de Byzance, rempart de l'Europe... Et voici les troubles qui suivent la mort du Prophète, le massacre des Alides, le règne des Ommeyades, le soulèvement de la Perse, qui ntraîne la déchéance des Ommeyades et l'avènement des Abbassides, dont Haroun fut le cinquième représentant, et le plus glorieux. — Après tant de combats, de convulsions, de crimes, l'Islam, parvenu à son apogée, se couche comme un lion repu aux pieds du jeune Prince qui incarne sa puissance et sa grandeur. Voici venus les Jours de Noces, l'âge d'or d'une forme de civilisation magnifique entre toutes. La vie s'offre au beau Calife comme une grenade trop mûre, capable d'étancher toutes les soifs. Mais quand un homme est à ce point comblé par la destinée, qu'il se méfie du lendemain. — Quelques années s'écoulent, et les restes informes du beau Djafar, exécuté par son ordre, pourrissent aux ponts de

Bagdad ; les puissants Barmecides languissent dans ses prisons ; lui, condamné à la solitude sans espoir des tout-puissants, pressentant les troubles qui suivront sa mort, achève sans joie une vie comblée de trop de lumières, alourdie de trop d'ombres... Au fond de la somptueuse légende, c'est — combien plus pathétique — un homme que nous découvrons, un pauvre homme...

Gaston MOUREN.

PIERRE PUGET, par *Marcel Brion* (Collection « Les Maîtres de l'Art ». Plon).
PIERRE PUGET, par *F.-P. Alibert* (Collection « Maîtres de l'Art ancien. Rieder).

Les études consacrées jusqu'à présent à Puget, si elles relataient avec force détails les épisodes d'une vie fertile en déboires de toutes sortes, en avanies, en luttes ; si elles donnaient de l'œuvre du sculpteur une description souvent intéressante, manquaient en tout cas, soit de la flamme qu'un biographe vraiment pénétré de la noblesse d'une semblable existence apporte à une narration dont il revit dans son esprit et dans son cœur les phases, soit d'une vue suffisamment ample pour mesurer à sa valeur le rôle de précurseur — un précurseur qui fut un splendide isolé — que remplit Puget dans l'histoire de la statuaire française. On avait négligé l'influence considérable de cet artiste de génie sur l'évolution d'un Rude, d'un Carpeaux, d'un Rodin. Cette lacune est maintenant comblée par les deux remarquables ouvrages que viennent de nous donner Marcel Brion et F.-P. Alibert. On peut dire de ces deux livres qu'ils se complètent mutuellement. Non pas parce que chacun d'eux est par quelque côté imparfait et que ce qui fait défaut dans l'un on le trouve dans l'autre, mais parce que ce double témoignage de deux écrivains de tempérament et de forme de sensibilité nettement différents, constitue en quelque sorte les deux faces d'une personnalité : « *l'instinct panique* » qui se transforme en harmonie, selon Alibert ; la réalisation d'un idéal par le truchement de la *matière*, selon Brion. « Il affronte cet adversaire, le marbre, qui contraint son génie à préciser le désir des formes », écrit Brion. Et Alibert : « On n'a pas assez dit combien il fut sensible à la musique... »

Mieux que tout commentaire qui affadirait le texte et trahirait la pensée des deux auteurs, ne convient-il pas de citer purement et simplement?... Ecoutons Brion parler des fameuses *Cariatides:* « Leur valeur psychologique n'est pas moins grande. Elle nous montre chez Puget la conscience de l'objet, le sens de l'expression plastique dans la différenciation de deux générations. Dans

la simple façon dont les deux hommes, l'un jeune, l'autre vieux, reçoivent le même fardeau, apparaît cette fidélité à la nature qui ne s'applique point à reproduire servilement des aspects extérieurs, mais à recréer la vérité humaine des corps. » Ecoutons ensuite Alibert : « Ces Cariatides, considérez la façon dont elles s'implantent dans leur gaîne comme aux entrailles de la terre, et le vertige désespéré qui les fait vaciller du côté du ciel ; et dites-moi s'il n'y a pas dans le tourbillon qui les enroule sur elles-mêmes un mouvement qui procède directement de l'énergie lyrique, une spirale musicale qui n'en finit pas de tourner et qui s'arrête au point où changeant de nature et de matière, elle ne devient visible aux regards qu'en tombant, selon la forme d'art où elle se convertit, sous la loi de la pesanteur... »

Ce parallèle situe le plan, l'atmosphère de chacun des ouvrages. Chez l'un, tout est raison, *labeur humain*, forme ; chez l'autre une sorte de miracle constant, *un équilibre toujours instable et qui toutefois ne rompt jamais*, une mystique. Brion le classique, Alibert le romantique. Une phrase de ce dernier éclaire ce conflit d'apparence : « Il n'y a ni classiques ni romantiques ; il y a des passions qui changent de plan et de forme. » Et c'est précisément ce double aspect d'une même ferveur qui m'a fait écrire que ces deux livres se complètent.

Dans l'un et l'autre la vie de Pierre Puget est retracée avec aisance ; depuis l'enfance dans le petit village de Séon, au milieu d'une famille de maçons et tailleurs de pierres jusqu'au premier voyage à Rome où Pietro da Cortona règne à l'apogée de sa gloire ; depuis Florence, où Puget collabore à la décoration des salles du Palais Pitti, jusqu'à ce que, inquiet de l'influence que prenait sur sa personnalité le baroque italien, il s'en revient en Provence, hanté par le génie de sa race ; depuis l'époque des premiers travaux de décoration navale, un bref retour à Rome et l'arrivée à Toulon, jusqu'à ce que la renommée grandissante de l'artiste ait attiré l'attention de Marseille et que, rappelé par Toulon il peut enfin, après tant de travaux secondaires « meurtrir la pierre » et « arracher, en éclats, les créatures de son imagination à la gangue où elles sommeillaient. »

Puis, après cette réalisation d'un rêve magnifique, c'est la disgrâce causée par l'hostilité de Colbert, et le séjour à Gênes de 1661 à 1667 où Puget vit les plus heureuses et les plus fécondes années de son existence prouvant qu'il n'est pas vrai, comme le dit Brion « que le dénuement soit utile au génie » et que « ce n'est pas la misère ni le malheur qui créent l'atmosphère nécessaire à son épanouissement ». C'est ensuite, après l'hostilité menaçante des artistes gênois, jaloux, le retour à Marseille et les

heurts continuels jusqu'à ce qu'âgé de cinquante-deux ans, Puget, qui a perdu tant de temps à des luttes stériles, peut se consacrer uniquement à la sculpture. « Nourri d'amertumes et de déceptions », son « génie tragique choisit toujours des sujets dans lesquels s'exprime la vieille lutte de l'homme contre la matière et du génie contre la médiocrité ». (Brion).

Puget a trouvé en ses deux nouveaux biographes et commentateurs deux *hommes* qui se sont émus de ses vicissitudes, deux *esprits* en communion avec son idéal de grandeur et d'amour, deux *intelligences* qui ont su discerner la valeur d'exception de son art et l'apport inestimable de l'œuvre qui ouvrit des horizons immenses à la statuaire française. Les pages où Marcel Brion traite de l'influence de Puget dans l'histoire de notre sculpture, du génie de Puget et de l'esprit baroque, comptent au nombre des plus lucides et des plus substantielles qui aient été écrites.

Et nous retenons cette belle pensée d'Alibert : « Une œuvre d'art, c'est d'abord un conflit, partant une révolte, mais en fin de compte, une conquête. »

Roger BRIELLE.

LES AVENTURIERS, par *René Jouglet* (Calmann-Levy).

Un jour, le Rêve et l'Action se mirent en quête de l'Amour ; ils trouvèrent la Désillusion. C'est humain. Lors, l'Alchimiste eut beau jeu de leur montrer, avec ses divers aspects commandés par le Zodiaque, le simulacre de la Vie ; un automate paré d'oripeaux, gesticulant et disparaissant, sous l'indifférence des astres... Mais il ne convainquit personne.

« Il ment ! cria Ledewitz d'une voix violente. »

Beau film trépidant, baignant de toutes parts dans l'étrange, où passent ces grands frissons de l'aventure dont toute âme noble attend avec délices la brûlure délicieuse ; une action directe, singulièrement attachante, qui ne nous laisse pas un instant de répit. Car, pour avoir ramassé, sous un orme trempé de pluie, un jeune voleur hargneux, le docteur Ledewitz devait défendre sa peau dans les bouges de Hambourg, y rencontrer le poète Wielaski, entreprendre pour lui, par les solitudes du Drachenfels que domine une de ces étranges figures que Jouglet se plaît à doter, comme dans le Nouveau Corsaire, de pouvoirs surhumains, et jusqu'en ces vallées des Alpes d'Inssbruck qu'on dirait retranchées du reste du monde, la plus singulière randonnée. La moto de Ledewitz, l'avion de Fauconnier, nous entraînent à une allure folle dans cette hallucination, sans souci de nos peurs ni de notre fatigue.

Mais, le livre fermé, la pensée, longuement, prend sa revanche. Et je les laisse galoper, les hardis aventuriers, dans l'allégresse du matin. Ils chantent un hymne à la Nature. Décidément, d'Asmus et de Ledewitz, c'est Ledewitz qui a raison. Car si la vie, au fond, n'est qu'une incompréhensible et banale parade, elle vaut par la *forme* que nous lui donnons.

Gaston MOUREN.

SPONTINI, par *Charles Bouvet* (Editions Rieder).

Voici, dans cette Collection des Maîtres de la Musique ancienne et moderne, où a paru le magistral *Claude Debussy* de Maurice Boucher, une étude très complète sur Spontini, le Compositeur injustement délaissé de la *Vestale* et de *Fernand Cortes*. On peut s'étonner à bon droit qu'un musicien de cette classe, successeur légitime de Glück et prédécesseur de Berlioz, et dont les ouvrages eurent dès leur apparution un grand retentissement dans la Société du Premier Empire, soit oublié, alors qu'un Meyerbeer occupe encore une place considérable dans notre théâtre lyrique. Le livre de M. Bouvet répare une injustice; il est à la fois une bonne action et un bon livre.

Gaston MOUREN.

HISTOIRES DE TABUSSE, par *André Chamson* (Collection Champs Horizons de France) :

Bien que l'auteur s'en défende, un avant-propos est une forme d'excuse. On y verrait de la maladresse, si la confidence n'était amusante, et ne flattait le lecteur. Lorsqu'il s'agit d'un écrivain qui a donné ses preuves, on est plutôt avide d'œuvres que de préfaces. Et si l'œuvre se révèle grande, le curieux impénitent qui est en chacun de nous peut alors demander à l'auteur le secret de cette grandeur. Il est rare qu'il le livre, d'ailleurs. Alors, à quoi bon? Tabusse m'aurait diverti si j'avais pu croire tout le long de l'ouvrage que la littérature n'y était pour rien. Mais voilà — ce Tabusse n'a pu s'insérer dans un roman « poussé d'un bloc »; il est trop sauvage, trop d'une pièce, pas assez humain peut-être, pour que ses rapports avec ses semblables soient vraiment dramatiques. Si bien que M. A. Chamson n'a pu que consigner certains gestes, enregistrer certaines paroles, conter quelques anecdotes. Mais ces épisodes, pour habilement contés qu'ils soient, avec la verve savoureuse habituelle à M. Chamson, restent des épisodes. Je n'y retrouve pas cette grand allure du début du « Crime des Justes », et c'est bien un « point de halte », d'où, sans doute, l'auteur repartira à longues foulées pour de vrais sommets. Et c'est bien parce que je crois au talent de M. Chamson que je suis aussi de son avis sur l'histoire de Tabusse.

Henri FLUCHÈRE.

## *LETTRES ETRANGERES*

WALTER PATER : Portraits imaginaires, traduits de l'anglais avec un avant-propos par Philippe Neel. (Le Cabinet Cosmopolite, Stock).

L'art de Walter Pater est tout en nuances et en profondeur. Sa phrase suit une arabesque ingénieuse dans laquelle les mots se placent avec une intensité singulière, et leur force de suggestion vient des échos nombreux, des résonances extrêmement subtiles que leur choc éveille en nous. Pater représente au plus haut degré l'esprit d'Oxford dans la seconde moitié du XIXe siècle, qui, à la même époque, poussera des prolongements analogues à celui-ci, avec Ruskin et Wilde. Une conception nouvelle de l'art s'élabore dans la cellule d'une austérité raffinée où ce « scholar » qui a toutes les vertus et tous les défauts de l'érudit, écrit « Marius l'Epicurien », « Platon et le Platonisme », et ces « Portraits Imaginaires » dont il vient de paraître une nouvelle édition dans la bonne traduction de M. Philippe Neel.

Condensant en lui toutes les tendances d'une esthétique nouvelle, toutes les recherches d'expression d'un jeune groupe d'écrivains, associant le sens grec de la beauté, l'esprit dramatique du siècle elizabethain et le goût du plaisir du XVIIIe, Pater crée une harmonie extrêmement consciente, volontaire et savante, un jeu merveilleux de l'intelligence, dont les « Portraits Imaginaires » sont l'exemple le plus caractéristique et le plus parfait. L'auteur s'y débarrassant des contraintes philosophiques qui le lient dans ses autres ouvrages, s'abandonne ici à sa prédilection de « l'art pour l'art ». Procédant en sens inverse de la direction que prend le peintre pour composer un portrait, Pater part du portrait pour arriver au personnage. Cette évolution du réel à l'imaginé trouve sa réalisation absolue dans les derniers « portraits ». Alors que « Un prince des peintres de cour » est la transposition véridique d'un tableau dans la vie, et que « Denys l'Auxerrois », moins réel offre encore un essai de reconstruction exacte, « Sebastien van Storck » et « le Duc Carl de Rosenwald », échappent à tout élément de fait. C'est d'après un portrait arbitraire, la création arbitraire d'un personnage fictif. Création pure, création parfaite, puisqu'il ne s'agit pas ici de recomposer la vie d'un être d'après une de ses images, comme, si souvent, nous sommes tentés de le faire devant un de ces tableaux intensément vivants et expressifs de Rembrandt ou de Franz Hals. Pater part de la toile et, par quelque opération magique, le portrait imaginaire se creuse, se construit sur quatre dimensions. Le personnage naît, non

pas à la manière d'un héros de roman qui se détache toujours de son auteur, mais comme une vie contemplée, aperçue, et ce personnage émeut d'autant plus violemment l'auteur et le lecteur qu'il s'isole dans une totale objectivité, apportant toute sa formation sensuelle, sensible, intellectuelle, son milieu, ses passions. Au rebours des personnages ordinaires d'un livre, ceux-ci sont objets et non sujets.

L'art de Walter Pater, sa puissance à évoquer et à suggérer, cette manière de rapprocher le « portrait » de nous sans le détacher jamais de son cadre, pour le laisser volontairement toujours *œuvre d'art*, tout cela est un enchantement de l'esprit. Jeu, si l'on veut, où le cœur ni l'âme ne jettent leurs enjeux, mais dans lequel s'épanouit d'autant plus librement le plaisir de l'intelligence.

*
* *

V. ROZANOV. L'Apocalypse de notre Temps, précédé de Esseulement, traduit du russe par Vladimir Pozner et Boris de Schlœzer. (Feux Croisés, Plon).

Toute l'œuvre de Rozanov apparaît étrangement semblable à celle d'un mémorialiste anachronique, pour lequel le présent n'est qu'une interruption entre le passé et l'avenir, ceux-ci possédant seuls une réalité absolue. Rien n'est plus éloigné de l'actualité que ces notes « au jour le jour » dont aucune localisation temporelle ne peut situer exactement la place. A notre époque Rozanov garde le ton et l'accent d'un homme du moyen-âge, ou plutôt d'un contemporain des temps bibliques, et s'il s'arcboute si vigoureusement sur le passé, c'est toujours pour jeter plus loin un regard plus puissant et plus clairvoyant.

L'Apocalypse de notre temps est un livre déconcertant pour le lecteur qui ne s'est pas familiarisé avec la méthode de Rozanov, et qui, habitué à chercher avant tout dans un ouvrage le principe de continuité, s'étonne de ce que cet écrivain russe procède d'explosion en explosion. Ce côté « pyrotechnique » dans l'œuvre de Rozanov ne s'épanche pas en bouquets brillants, en courtes et scintillantes fusées. La déflagration extérieure de ces phrases n'est rien comparée à leur ébranlement souterrain, à la force d'arrachement qui les extrait violemment du sous-sol de la méditation. Leur tumulte est toujours étouffé, écrasé, et seul un sismographe très sensible de la pensée peut percevoir et enregistrer leur tremblement efficace.

La pensée de Rozanov est profondément religieuse, mais il prend contact avec le divin par des moyens qui seraient absolu-

ment nouveaux et inconnus jusqu'à lui, si des sectes gnostiques n'avaient déjà préconisé la connaissance sensuelle, et l'on pourrait même dire sexuelle, de Dieu. Ce Dieu que d'autres cherchent dans le plan de la raison ou du sentiment, Rozanov veut l'enchaîner à l'homme par le lien le plus primordial, la sexualité. Interprétant la Bible avec une originalité audacieuse et teintée de paradoxe, il polarise toutes les facultés de l'homme, tout son devenir, autour de l'élément sexuel.

La théorie de Rozanov que l'on peut reconstruire d'après ces pensées, ces fragments, qui sont sa forme d'écriture habituelle, est bizarre et attachante. L'introduction si intéressante de M. Boris de Schlœzer la résume et la commente fort opportunément. Mais la biographie de l'auteur, complétée par les confidences qui apparaissent brusquement dans — ou entre — telles pensées, nous l'explique mieux encore. Le problème Rozanov reste entier tant qu'un des maîtres de la psychanalyse n'essaiera pas de le résoudre. Car c'est avant tout un problème physiologique, et le fait d'en poursuivre les aspects à travers ses livres ajoute à ceux-ci, à leur valeur intellectuelle, à leur curieux accent visionnaire, une expression singulièrement vivante.

*
* *

LA RÉSURRECTION D'UN ETAT, par *T. Masaryk* (Mémoires et Souvenirs), traduits du tchèque par Fuscien Dominois.

Parmi les bouleversements que la nouvelle Europe, née de la guerre, a subis, une des manifestations les plus intéressantes à étudier est le réveil de certaines nationalités opprimées. La résurrection tchèque, en particulier, mérite notre attention et notre admiration. La puissance et l'ardeur avec lesquels ce peuple a renoué en 1918 une tradition nationale interrompue depuis la bataille de la Montagne Blanche, émerveillent l'observateur. La volonté de vivre qui l'anime, le besoin d'affirmer dans tous les domaines de la vie politique et économique, de l'art et de la pensée, son originalité, son individualité, donnent à l'activité du peuple tchèque une ferveur juvénile, un enthousiasme patriotique, auxquels va toute notre sympathie. On trouvera dans le beau livre du Président Masaryk, l'histoire des évènements qui ont conduit la Tchécoslovaquie à sa libération et à la conquête de sa nationalité. Un beau livre d'histoire vivante et actuelle, écrit avec une vision très lucide et très impartiale des faits.

*
* *

La Hantise de l'Or, par *Costa du Rels* (Fasquelle).

Avec un talent très brillant, adroit dans les descriptions et plus habile encore, peut-être, à suggérer, M. Costa du Rels, écrivain bolivien, raconte quelques histoires de ce fabuleux El Dorado, que la Bolivie fut de tous temps pour les chercheurs de trésors et d'aventures. Trésors des temples incas, images sacrées dérobées à la cupidité des conquérants, filons opulents et capricieux que poursuit le marteau du mineur, richesses des églises et des couvents, enfouies au cours des guerres et des révolutions, et dont la tradition populaire se transmet le secret, tout cet or radieux, éblouissant, fascine le chercheur.

Le drame qui se cache derrière chaque trésor entrevu est raconté par M. Costa du Rels d'une façon très pathétique, et nous éprouvons à lire son livre le plaisir que peut donner l'aventure décrite pittoresquement, avec un sens profond et émouvant du tragique humain.

*
* *

La Vie des Papillons, par *Frédéric Schnack*, traduit par Georges Lacheteau (Stock).

La Vie des Papillons est un de ces délicieux « livres de nature » que publie M. J. Delamain, et l'on aimera la poésie de ces études où le papillon, soumis à la loupe de l'entomologiste ne perd rien de ses fraîches couleurs. La vie réelle et le mythe du papillon, voilà ce que nous donne M. Schnack, et spontanément le lyrisme, la légende naissent de l'observation attentive du savant. C'est répéter un lieu commun que parler de la poésie de la science, mais on l'admire dans ce livre ravissant, autant que dans les ouvrages illustrés de J.-H. Fabre.

Marcel Brion.

## ERRATA

Par suite d'un accident dans la transmission des épreuves, l'article de notre collaborateur Georges Friedmann: *Les lettres de Spinoza*, publié dans notre numéro de Novembre, a paru, orné d'un certain nombre de coquilles, dont certaines, sont infiniment regrettables car elles dénaturent ou appauvrissent la pensée de l'auteur; nous nous en excusons devant lui et prions nos lecteurs de vouloir bien réintégrer dans son exactitude le texte mutilé.

Page 643.

*conscience* au lieu de science de son génie
sa correspondance *montre*... et non montrera

Page 644

Carl *Gebhardt* et non Bebhart

Page 646

*Thomasius* et non Thomasis
*Graevius* et non Graevis
fermer la parenthèse après Alfred Loisy
Note 1 — rétablir *Thomasius*

Page 647, ligne 3 la phrase est coupée par un point; il faut une virgule

Page 648 ligne 1 il faut *et* au lieu de où

Page 651, l'auteur avait écrit :

... de la nature « naturante » [infinie, infiniment productrice, où toutes choses sont, d'où tout] découle...

Ce qui est entre parenthèses a été omis.